

INSTITUT DE THÉOLOGIE ORTHODOXE
SAINT SERGE

Prêtre Alexandre Galaka

L'Espace liturgique

(Fascicule de cours)

L'Édifice et les objets liturgiques de l'église orthodoxe

Les vêtements liturgiques

Paris 2017

Tables des matières

L'ÉDIFICE ET LES OBJETS LITURGIQUES DE L'ÉGLISE ORTHODOXE	p. 4
Le principe théologique	p. 4
L'orientation d'un bâtiment	p. 7
Le schéma architectural classique	p. 8
Les symboles des trois parties ecclésiales	p. 9
Le narthex	p. 10
La nef	p. 13
Le sanctuaire	p. 39
LES VÊTEMENTS LITURGIQUES	p. 64
L'acolyte et son vêtement	p. 65
Le lecteur / le chantre et son vêtement	p. 68
L'hypodiacre (sous-diacre) et son vêtement	p. 71
Le diacre et son vêtement	p. 73
Le prêtre et son vêtement	p. 84
L'évêque et son vêtement	p. 96
Le tableau récapitulatif des vêtements sacerdotaux	p. 121
La couleur des vêtements liturgiques	p. 123

L'EDIFICE ET LES OBJETS LITURGIQUES DE L'EGLISE ORTHODOXE

Le principe théologique

Pour se rendre bien compte de ce que sont les offices liturgiques orthodoxes, il est nécessaire de se représenter exactement le cadre dans lequel ils se déroulent.

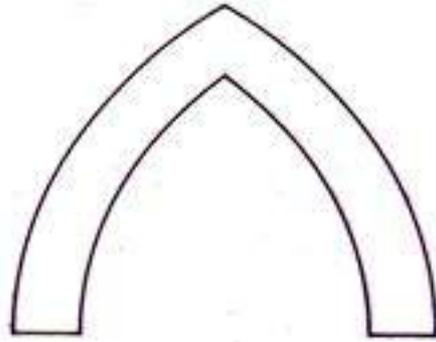
Au cours d'une longue histoire un style précis d'architecture des églises s'est développé dans l'Orthodoxie. Il révèle l'expérience fondamentale de la chrétienté orthodoxe : « *Dieu est avec nous* » (Is. 8,10 : Mt. 1,23).

On pourrait dire que **les églises de tradition occidentale (catholiques et protestantes) représentent la communauté en prière**. Toute leur architecture (un décor sobre, des sièges) souligne qu'ici des chrétiens sont rassemblés afin de faire monter leur prière vers Dieu. Tandis que le décor **des églises orthodoxes avec une exposition assez riche de peintures (icônes, fresques), donne l'impression que l'église est un lieu où habite Dieu Lui-même, qu'elle représente Ses demeures célestes**.

« C'est exactement cette conviction et cette expérience que l'Église orthodoxe souhaite transmettre par son architecture. Celle-ci révèle en effet que Dieu est avec les hommes, qu'Il demeure en eux et vit en eux ... Elle y parvient par l'emploi du dôme ou de la voûte en coupole couronnant l'édifice. À l'inverse **des arcs brisés du style d'occident** (voir l'illustration 1 : *L'arc brisé*) **qui soulignent l'éloignement de Dieu dans les hauteurs célestes, le dôme en forme de bulbe ou la vaste coupole** (voir l'illustration 2 : *La coupole*) **qui abrite l'ensemble du bâtiment de l'église orthodoxe donne l'impression que dans cette église comme dans le Royaume de Dieu le Christ « réunit toutes choses en Lui-même »** (Eph. 1,10) et qu'en Lui « nous sommes comblés jusqu'à recevoir toute la plénitude de Dieu » (Eph. 3,19). L'intérieur de l'église orthodoxe est particulièrement conçu pour donner l'expérience de l'unité de toute choses en Dieu. Son but n'est pas de reproduire la chambre haute de la Dernière cène ; ce n'est pas non plus un simple lieu de rencontre mondaine : l'église correspond à la représentation du Royaume de Dieu que décrit l'Apocalypse de saint Jean »¹.

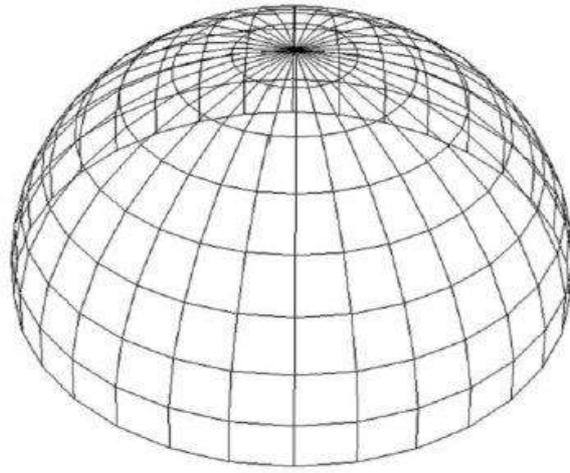
¹ HOPKO (Tomas, archiprêtre), *L'Église, les sacrements, les cycles liturgiques, les fêtes*. Paris, ITO, 1984, p. 1-2.

Illustration 1 : L'arc brisé



(Cathédrale Notre-Dame à Evreux)

Illustration 2 : La coupole



(Église de Trapeznaya à Kiev)

L'orientation d'un bâtiment

« Les églises orthodoxes depuis les premiers siècles et encore aujourd'hui (dans la mesure du possible) sont orientées vers l'orient, selon une recommandation apostolique. Les *Constitutions apostoliques* (II, 57, SC 320, p. 312), qui datent de la fin du IV^{ème} siècle mais qui reprennent des sources antérieures, remontant pour certaines d'entre elles au II^{ème} siècle, stipulent : « /l'église/ sera oblongue, tournée vers l'orient ». La raison en est que celui-ci est le lieu de l'apparition du soleil – qui est un symbole du Christ – et de la lumière – qui est un symbole de Sa grâce (l'occident étant quant à lui le lieu du soleil couchant et des ténèbres) –, et qu'il est aussi le lieu où apparaîtra le Christ lors de Sa Seconde venue (Parousie) à la fin des temps (cf. Ac 1,11). Saint Germain de Constantinople présente à ce sujet diverses références scripturaires :

Prier vers l'orient nous est transmis par les saints Apôtres, comme tout le reste. C'est parce que le soleil intelligible de la Justice, le Christ notre Dieu, est apparu sur la terre dans les régions de l'orient où le lever du soleil est perceptible, comme dit le prophète : « Orient est son nom » (Za 6,12) et « Toute la terre, inclinez-vous devant le Seigneur, lui qui est monté au plus haut des cieux à l'orient » (cf. Ps 67,34) et « Prosternons-nous à l'endroit où se tenaient Ses pieds », et de nouveau « Les pieds du Seigneur se tiendront sur le mont des Oliviers à l'orient » (Za 14,4). Les prophètes aussi parlent de cette façon, à cause de notre fervent espoir de recevoir à nouveau le paradis dans l'Éden, aussi bien que la future manifestation lumineuse de la seconde venue du Christ à l'orient ». (*Sur la Liturgie sacrée*, 11.)

Un texte de Tertullien datant de 197 nous montre que dans les premiers temps du christianisme l'habitude des chrétiens de prier en direction de l'orient était bien établie :

/Certains/ crient que le soleil est notre Dieu /.../. L'origine de ce soupçon, c'est le fait bien connu que nous nous tournons vers l'est pour prier. (*Apologétique*, XVI, 9-10.)

La célébration de la messe tournée vers le peuple, introduite dans l'Église catholique-romaine à la suite du concile Vatican II est en opposition avec toute la tradition de l'Église. Contrairement à ce qu'ont dit certains promoteurs et défenseurs de cette pratique, elle n'a jamais existé dans les premiers siècles (voir à ce sujet : J. A. Jungmann, « Der neue Altar », *Der Seelsorger*, 37, 1967, p. 374-381...), et c'est Luther qui l'a introduite pour la première fois (voir son traité *Deutsche Messe und Ordnung des Gottesdienstes in ihren liturgischen und musikalischen Bestandteilen*, 1526) »².

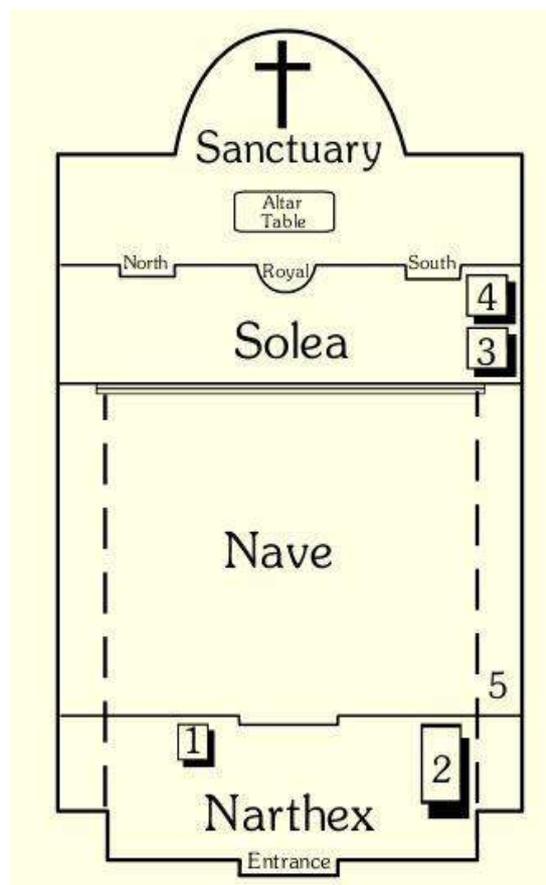
² LARCHET (Jean-Claude), *La vie liturgique*, Cerf, Paris, 2016, p. 12-13.

Le schéma architectural classique

Au fil des siècles la tradition orthodoxe a élaboré différents styles architecturaux (basilique, rotonde, croix inscrite sous coupole, etc. ...) Mais à la base de tous ces styles se trouve un schéma classique : la division du bâtiment ecclésial en trois parties (*voir l'illustration 3 : plan d'une église orthodoxe*) :

- I. **Le sanctuaire** (tourné vers l'Orient)
- II. **La nef** (au centre de l'église)
- III. **Le narthex** (ouvert sur l'Occident)

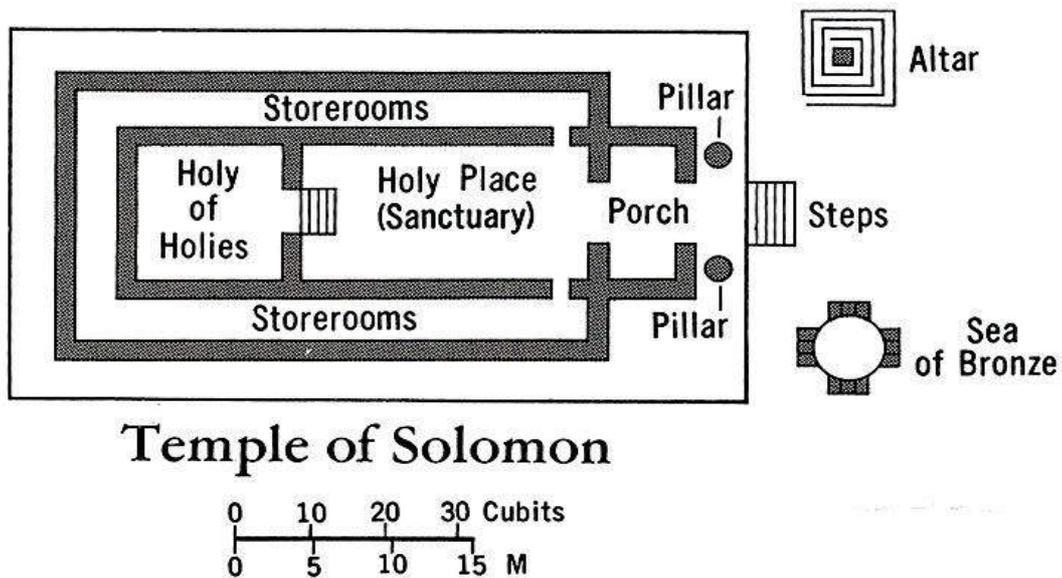
L'illustration 3 : Le plan d'une église orthodoxe



Cette division de l'église orthodoxe en trois parties a ses racines dans l'Ancien Testament où le Temple était aussi partagé en trois (voir l'illustration 4 : Le plan du Temple de Salomon) :

- I. Le saint des saints (kodesh a-kodashim)
- II. Le sanctuaire (kodesh)
- III. Le narthex (ulam)

L'illustration 4 : Le plan du Temple de Salomon



Les symboles des trois parties ecclésiales

Dans la conception orthodoxe ces trois parties correspondent à la réalité spirituelle et sont des symboles précis et spécifiques :

- I. Le sanctuaire représente le Royaume de Dieu.
- II. La nef est le lieu où s'assemble le Peuple de Dieu (les chrétiens).
- III. Le narthex symbolise le monde extérieur.

Le narthex

Terminologie : en français : le narthex, le vestibule ; en grec : ὁ νάρθηξ (le vestibule) ; en slavon : притворъ.

Le narthex dans l'histoire

L'histoire du narthex est très riche. Au premier millénaire du christianisme, cette partie de l'église servait de lieu d'isolement pour les pénitents et les catéchumènes de différents rangs.

Dans les monastères le narthex était réservé à la célébration des petits offices de l'année liturgique. Il servait aussi aux moines, de salle de réunion et de réfectoire.

Exonarthex

« Exonarthex, narthex extérieur, portique, galerie – la construction précédant le narthex, et moins élevée que le reste de l'édifice. C'est un porche extérieur, ou un portique tenant toute la largeur de l'église, parfois la longeant sur trois côtés, (en sl. паперетъ). Le double narthex a subsisté seulement dans les grandes églises et monastères. Les églises ordinaire en ont un seul, ou bien n'en ont pas du tout »³.

« Le narthex extérieur était souvent une cour à ciel ouvert (atrium) bordée de portiques. Les entrecolonnements des portiques sont ordinairement garnis de cancels. Dans les portiques se tenaient les pénitents de premier classe (les plorantes ou pleureurs). L'atrium était fermé, du côté ouest (extérieur), par un second exonarthex, espèce de péristyle ouvert, formé de 2, 5 ou 7 colonnes, ou même par un simple porche. Les pécheurs publics, séparés de la communion des fidèles, devaient se tenir dans ce second narthex extérieur. La cour est souvent ornée d'un bassin ou d'une fontaine. Les fidèles s'y lavaient autrefois les mains et le visage en signe de purification. Il faut remarquer à ce propos que l'Église Orthodoxe de nos jours ne connaît pas l'usage du bénitier à l'entrée de l'église »⁴. (*Pour le plan de l'église avec un double narthex voir l'illustration 5.*)

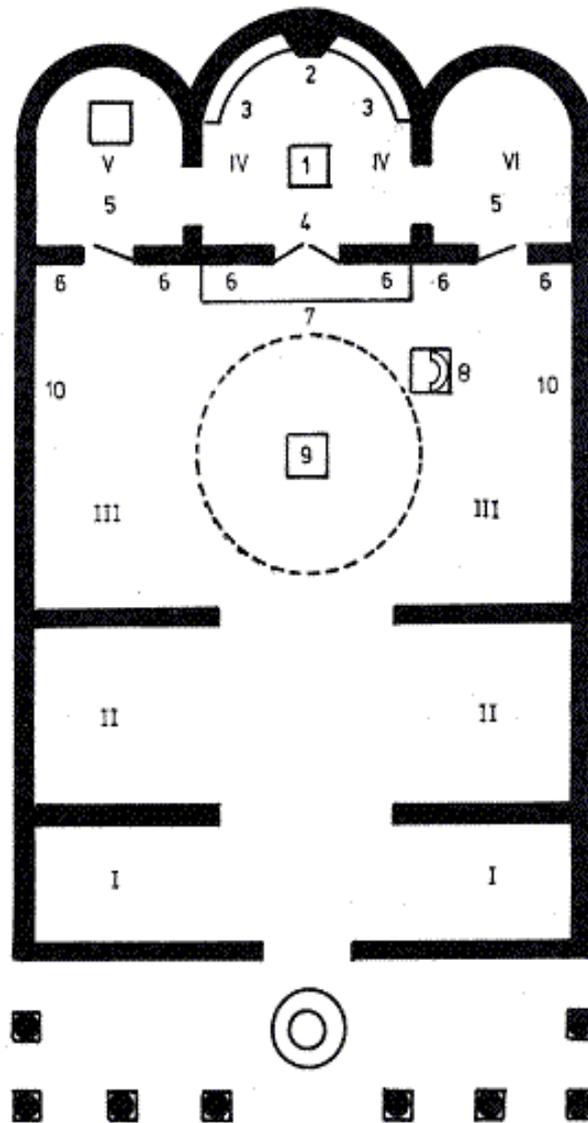
³ ROTY (Martine), *Dictionnaire russe-français des termes en usage dans l'Église Russe*, Institut d'études slaves, Paris, 1992, p. 105.

⁴ EDELBY (Néophyte, prêtre), *Liturgicon. Missel Byzantin à l'usage des fidèles*, Édition du nouveau archevêché grec-catholique, Beyrouth, 1960, p. 23.

Esonarthex

« Le narthex intérieur (esonarthex) : Le narthex proprement dit, ou pronaos, est un portique fermé de même largeur que l'église. C'était autrefois l'espace réservé aux catéchumènes et aux pénitents de 2^{ème} classe (les audientes) »⁵.

L'illustration 5 : Le plan de l'église avec un double narthex



1. Par les cuves est marqué le second exonarthex.
2. Par un chiffre I – le deuxième exonarthex.
3. Par le chiffre II – l'exonarthex.

⁵ Ibid.

Le narthex aujourd'hui

En général les églises orthodoxes d'aujourd'hui n'ont presque plus de narthex ou en dimensions très modestes. C'est souvent un simple petit vestibule où se trouvent des panneaux pour affiches et annonces paroissiales. Ou bien il n'y en a pas du tout !

Mais là où il subsiste encore, il peut servir à la célébration du rite de la première partie du baptême – l'office du catéchuménat (les prières d'exorcisme, la renonciation à Satan, la profession de foi), à la station initiale des futurs mariés ou à célébrer lors des offices festifs une partie des Vêpres : la litie (en gr. λιτή - «prière, supplication»; en sl. литія) en raison de son caractère processionnel.

Dans les monastères qui suivent strictement l'ordo des offices, on y célèbre les Offices des Heures, les Petites Complies, les Petites Vêpres, l'Office de Minuit etc. Le narthex dans les monastères est souvent orné de fresques, d'icônes et garni de stalles (en grec : στασίδα).

« Dans certaines églises, au Mont-Athos notamment, le narthex, plus exactement la subdivision du narthex appelée litie, est la partie la plus extérieure, qui est une sorte de vestibule où se trouvent les stalles et les icônes que l'on vénère en entrant à l'église. Il est séparé de la nef par un rideau, dont saint Syméon de Thésalonique décrit la symbolique :

Aussi voilà pourquoi dans les monastères on cloisonne la nef par des voiles, lorsqu'on fait la psalmodie à l'extérieur. On les tire lorsqu'on y entre, montrant par cela que le Christ est descendu jusqu'à nous et qu'après avoir détruit le mur mitoyen de séparation et nous avoir fait don de la paix, il nous a fait monter jusqu'aux cieux. Plus encore, ceux qui sont sous le coup de quelque condamnation n'osent y pénétrer. (*Explication touchant le temple divin*, 2/22/.)

Le narthex est en général peu éclairé, si bien que le passage du narthex à la nef après l'ouverture du rideau donne l'impression de passer brusquement des ténèbres à la lumière, et ouvre la vue sur l'iconostase, ce qui confirme d'une autre façon son symbolisme.

Au Mont-Athos, on ouvre le rideau séparant la litie de la nef à la fin de l'office de None, avant les Vêpres, car c'est le moment qui marque le changement de jour liturgique »⁶.

⁶ LARCHET (Jean-Claude), *La vie liturgique*, Cerf, Paris, 2016, p. 34.

« Le narthex est séparé de la nef par les portes royales⁷, ou précieuses, ou belles (en gr. ἡ βασιλικὴ πύλη, ἡ ὠραῖα πύλη; en sl. красные двери, красная врата) situées dans l'axe de l'édifice. Souvent, dans les grandes églises, elles sont flanquées à droite et à gauche de deux ou quatre autres portes de moindre importance »⁸.

La nef

Terminologie : en français : la nef ; en grec : ὀ ναός ; en slavon : храмъ.

C'est la partie centrale de l'église où prient les fidèles. Elle est de forme carrée ou rectangulaire, souvent surmontée d'**une coupole**.

« Chez les chrétiens de rite byzantin, dans quelque pays qu'on les rencontre, les églises sont essentiellement construites dans le plan suivant : une coupole au-dessus d'une croix grecque, c'est-à-dire une croix dont les quatre croisillons sont d'égale longueur (voir l'illustration 6 : La coupole byzantine). C'est la note caractéristique du style byzantin qui a produit tant de merveilles d'architecture et dont le chef-d'œuvre le plus remarquable est Saint-Sophie, à Constantinople. Chez les russes, au lieu d'une simple coupole, il y en a assez souvent cinq ; souvent aussi l'église est surmontée de bulbes recouverts de cuivre doré (voir l'illustration 7 : La coupole russe). L'influence des autres styles et les nécessités locales n'ont pas toujours permis au style byzantin de régner seul, mais c'est cependant le plus répandu en Orient »⁹.

L'illustration 6 : La coupole byzantine



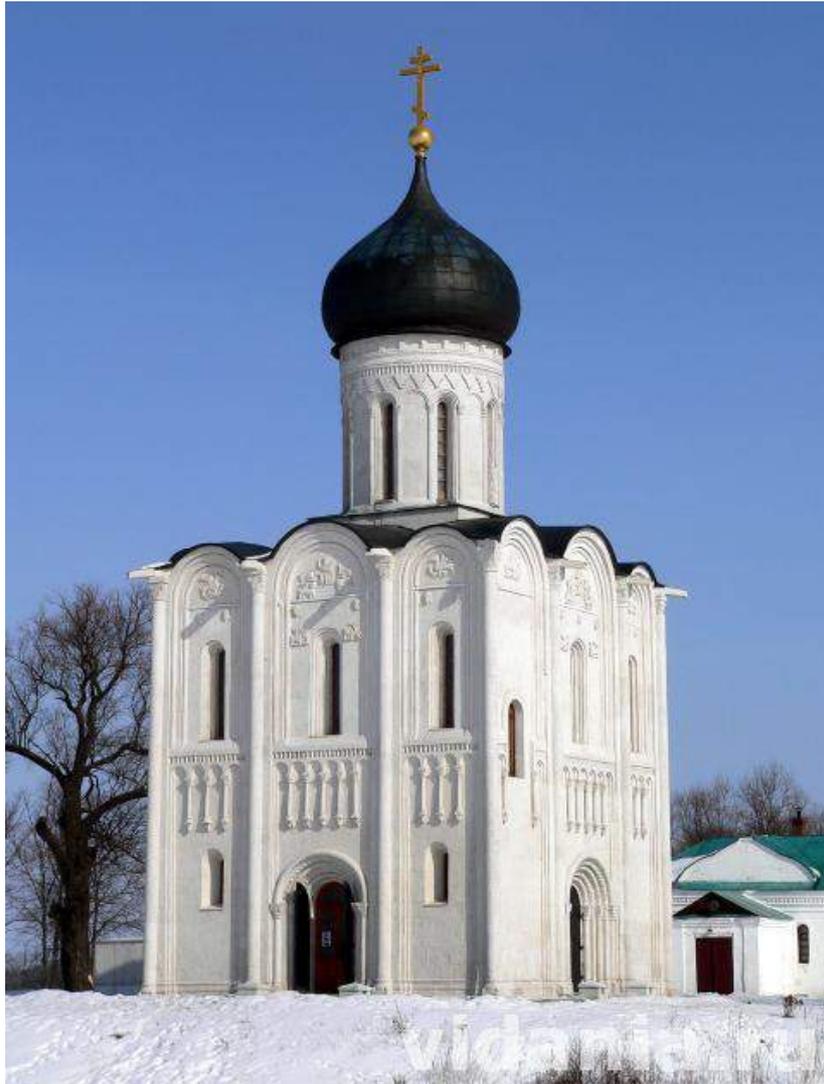
(La Grande Église de Saint-Sophie, à Constantinople)

⁷ Dans la traduction liturgique slave la nomination les « portes royales » appartient plutôt aux portes de l'iconostase (voir plus loin).

⁸ MERCENIER (P.), *La prière des églises de rite byzantin*, Vol. I, Priuré d'Amay-sur-Meuse, Belgique, 1937, p. XVI.

⁹ JANIN (R.), *Églises orientales et rites orientaux*, Letouzey & Ané, Paris, 1955, p. 28.

L'illustration 7 : La coupole russe



(Église de l'Intercession-de-la-Vierge sur la Nerl)

De manière générale son arrangement se fait de la manière suivante. Elle est ornée de nombreuses icônes, présentes partout : sur les murs, les colonnes et surtout sur l'iconostase qui sépare la nef du sanctuaire.

Ses murs et le plafond de la coupole sont souvent ornés de fresques.

La veilleuse

Des veilleuses brillent devant les icônes de l'iconostase et les icônes les plus vénérées (*voir l'illustration 8 : La veilleuse*).

L'illustration 8 : La veilleuse



Le chandelier

Dans la nef se trouvent aussi des chandeliers pour placer des cierges (*voir l'illustration 9 : Le chandelier*).

L'illustration 9 : Le chandelier



Les sièges

Au contraire des églises de tradition occidentale, dans les églises orthodoxes (surtout russes et grecques), il n'y a pas de sièges pour les fidèles: on prie debout durant tous les offices. Il est cependant possible que quelques bancs soient placés le long des murs pour les personnes âgées ou malades.

Le kliros

Du côté droit de l'iconostase se trouve l'emplacement pour les chantres et les lecteurs, le kliros, en grec : κληρος et en slavon : κλίρος.

Le lutrin

Devant les choristes et lecteurs, ainsi que devant le clerc qui lit, est placé un lutrin (en grec : αναλογιον, en sl. анаλόї) sur lequel est déposé un livre liturgique (*voir l'illustration 10 : Le lutrin*). Dans de grandes églises les chœurs sont placés trouvent à droite et à gauche de la nef.

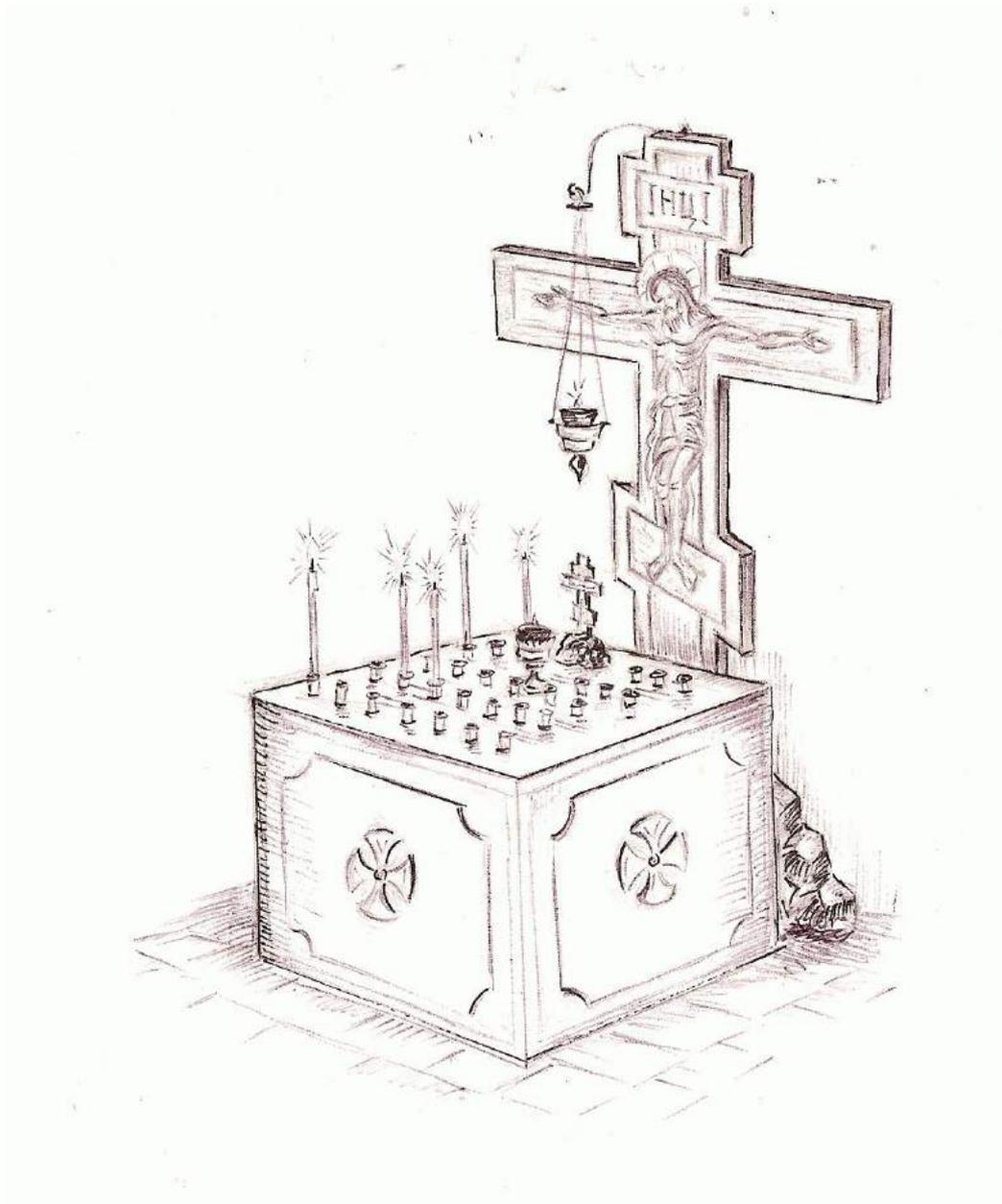
L'illustration 10 : Le lutrin



La table de la commémoration

Du côté gauche de l'iconostase se trouve le Crucifix, un chandelier pour les cierges et une petite table pour la commémoration des défunts (voir l'illustration 11 : *La table de la commémoration*).

L'illustration 11 : La table de la commémoration



Le proskynétaire

Les icônes exposées à la vénération sont disposées sur des lutrins spécifiques. Ces lutrins appelés « proskynétaires » (en grec : προσκυνιταριον, en russe, par contre, ils ne portent pas de nom spécial et s'appellent simplement « анаλόй ») et peuvent être nombreux.

Dans les églises de tradition grecque, il y a souvent des proskynétaires derrière les chœurs ; dans la tradition russe, on place généralement un lutrin juste au milieu de la nef avec l'icône soit de la fête du jour, soit du saint patron de l'église (*voir l'illustration 12 : Le proskynétaire*).

L'illustration 12 : Le proskynétaire



Le kivot

Très souvent les icônes les plus vénérées sont serties dans un encadrement spécial appelé « kivot » en grec : κιβωτος (boîte) et « kivot » en slavon. C'est une sorte d'armoire-écriin vitrée, surmontée d'un fronton auquel on peut suspendre une veilleuse et dans laquelle est enchâssée une icône. Parfois les kivots sont grands et fixés en place (voir illustrations 13 et 14).

L'illustration 13 : Le petit kivot



L'illustration 14 : Le grand kivot stationnaire



La stalle épiscopale

Parfois, dans des églises de tradition grecque, la première partie de la nef, proche de l'iconostase, est réservée à certains assistants. Leur pourtour est garni de stalles. A la place d'honneur, généralement adossée à un pilier de droite, se dresse pour un évêque, la stalle épiscopale (*voir l'illustration15 : la stalle épiscopale*). En face, à gauche, adossée à un pilier, la stalle de l'higoumène (le supérieur, l'abbé) du monastère si cette église est monastique.

L'illustration 15 : La stalle épiscopale



Le gynécée

Dans les basiliques byzantines la nef comportait des galeries supérieures (gynécée) destinées aux vierges et aux veuves consacrées à Dieu (*voir l'illustration 16 : Le gynécée*). Parfois des églises paroissiales avaient gardé la tradition historique de la division de l'espace entre hommes et femmes : hommes - à droite, femmes - à gauche. Mais aujourd'hui cette tradition devient de plus en plus rare.

L'illustration 16 : Le gynécée

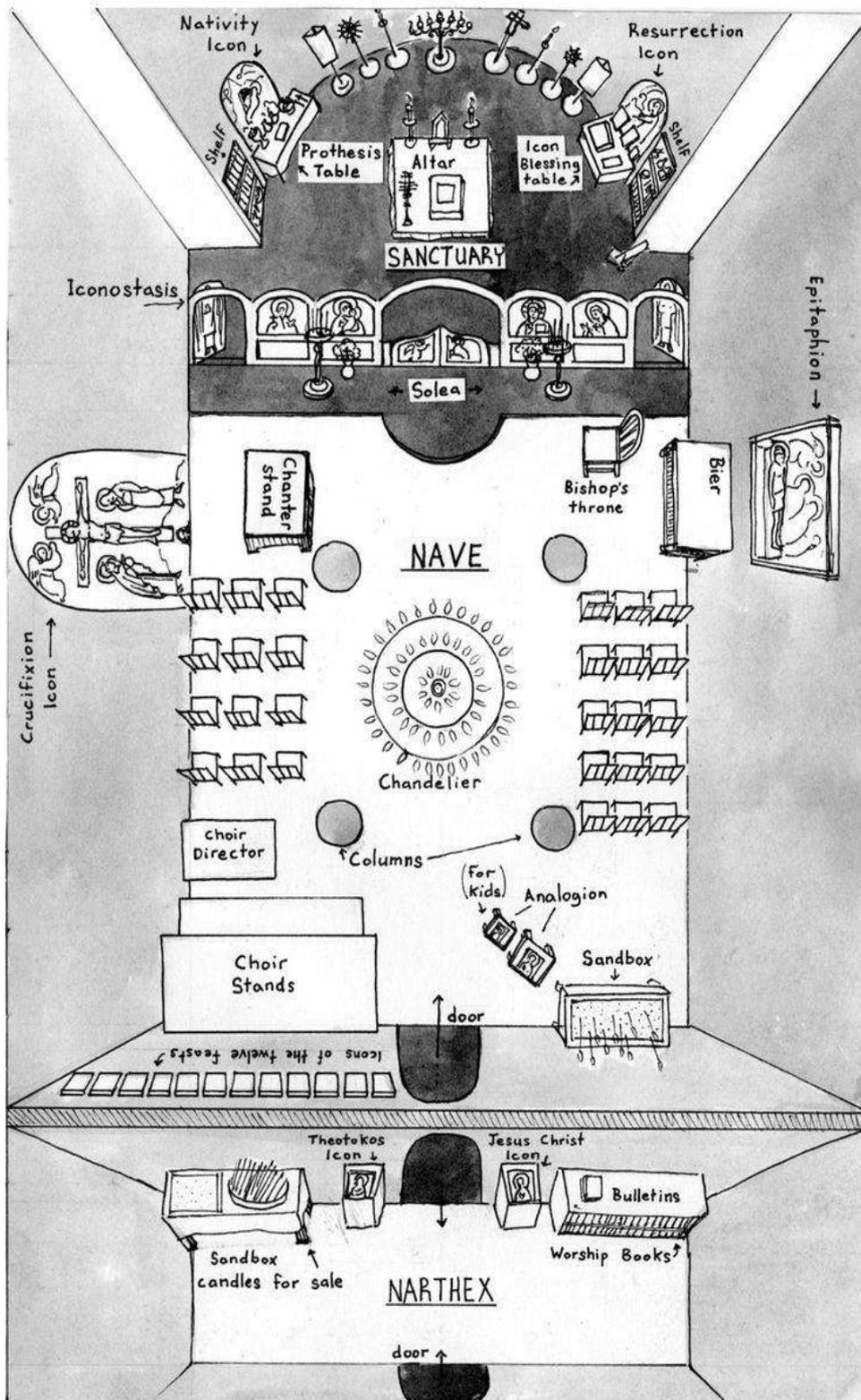


« Selon une coutume qui remonte aux premiers siècles de l'Église, mais que les mœurs orientales n'ont fait que rendre plus sévère, les femmes occupent une place spéciale, la plupart du temps une tribune fermée par des grilles en bois, analogues à celles qui ornent les fenêtres des maisons musulmanes. C'est le gynécée (γυναικωνιτης). Cette séparation des sexes tend de plus en plus à disparaître, surtout dans les grandes villes. Dans beaucoup d'églises en Orient, et tout particulièrement en Syrie, chez les catholiques comme chez les orthodoxes, les femmes ne peuvent communier qu'après la liturgie eucharistique, par une petite porte qui s'ouvre dans la grille en bois ou devant l'iconostase quand la liturgie eucharistique est terminée et que les fidèles sont sortis. Cette pratique devient heureusement plus rare de jour en jour, mais elle est loin d'avoir disparu »¹⁰.

¹⁰ JANIN (R.), *Églises orientales et rites orientaux*, Letouzey & Ané, Paris, 1955, p. 31.

L'illustration 17 : Le dessin de l'intérieur de l'église orthodoxe

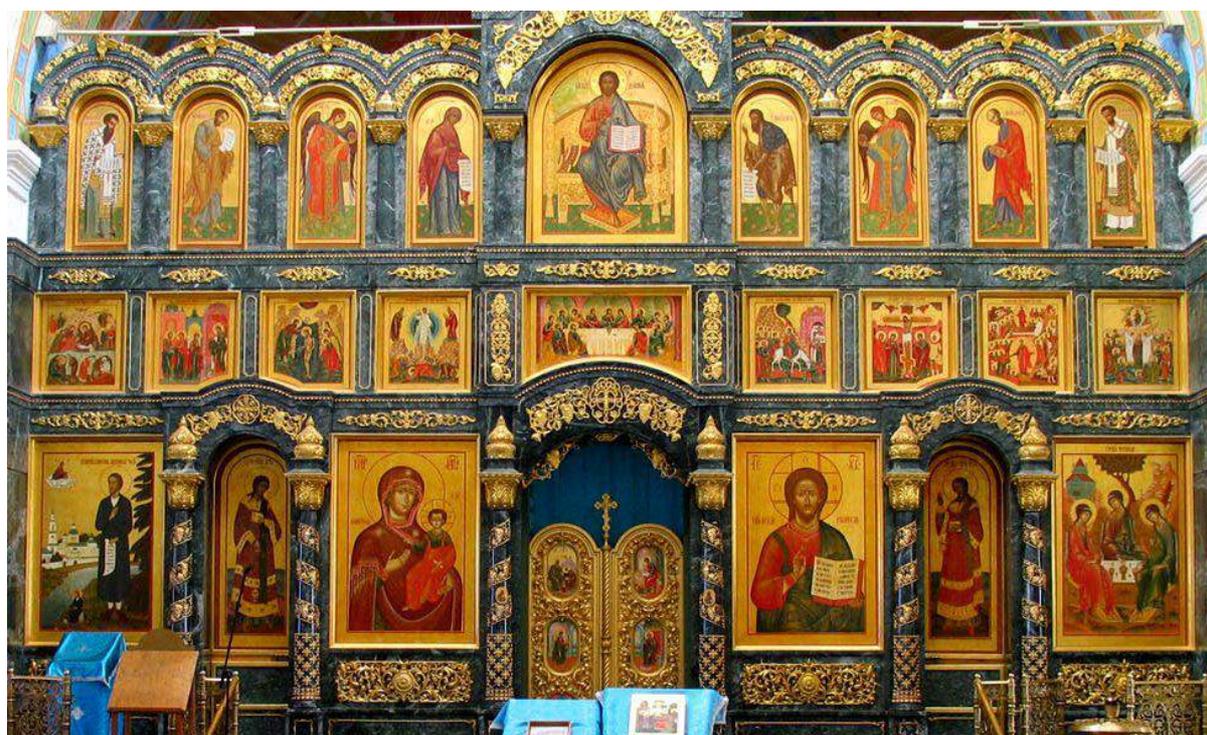
Interior of a Typical Orthodox Church



L'iconostase

L'iconostase – paroi qui porte des icônes et sépare la nef du sanctuaire – reste un élément propre au décor intérieur de l'église orthodoxe et sa carte de visite (voir l'illustration 17 : L'iconostase).

L'illustration 18 : L'iconostase



Nous nous bornerons au très bon résumé sur l'iconostase (avec quelques ajouts) de Jean-Claude Larchet donné dans son livre : « La vie liturgique » :

« **Structure** »

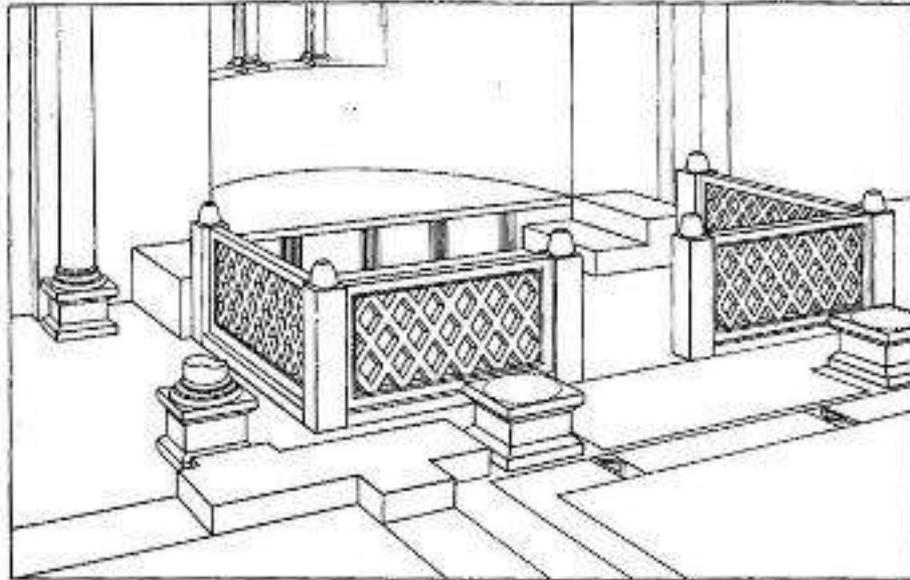
L'iconostase (la meilleure étude sur l'iconostase reste celle de Léonide Ouspensky dans L. OUSPENSKY et V. LOSSKY, *Le sens des icônes*, Paris, 2003, p. 55-64) est une sorte de mur d'icônes, en pierre ou en bois, plus ou moins élevé, qui marque la limite entre la nef, où se tiennent les fidèles, et le sanctuaire où se tient le clergé lors de la célébration de la Liturgie et de certaines parties des autres services liturgiques.

Cette limite (nous préférons ce mot à celui de séparation ou de division) a toujours existé, mais a pris des formes diverses avant de se fixer dans celle de l'iconostase.

Dès le IV^{ème} siècle, il y avait dans les églises romaines et byzantines une clôture – prenant la forme d'une balustrade en bois ou d'un muret en pierre ou encore d'une grille – appelé chancel (du latin cancelli : barrière ou balustrade), d'environ un mètre de

hauteur, sans icônes (voir l'illustration 19 : La balustrade du sanctuaire), qui marquait la limite entre la nef et le sanctuaire en entourant souvent celui-ci. Le chancel était percé de plusieurs portillons, fermés par des vantaux métalliques ou des chaînes.

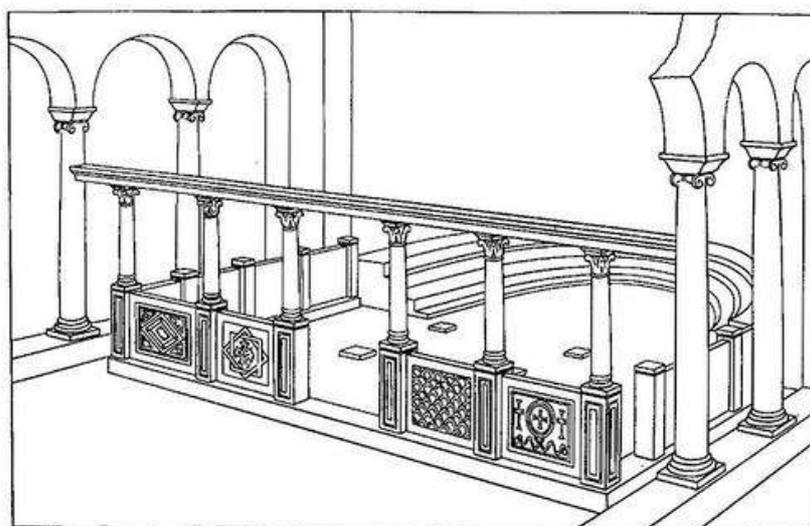
L'illustration 19 : La balustrade du sanctuaire



АЛТАРНАЯ ПРЕГРАДА БАЗИЛИКИ IV ВЕКА В ДОКРЕДЕ.
РЕКОНСТРУКЦИЯ ОРЛАНДОСА

Au début du V^{ème} siècle, le chancel prit la forme d'un édifice en pierre constitué de quatre colonnes surmontées d'une architrave sculptée (voir l'illustration 20 : Les colonnes et l'architrave). Entre les colonnes, il n'y avait pas encore d'icônes, mais un rideau du côté de l'autel, que les clercs pouvaient ouvrir ou fermer.

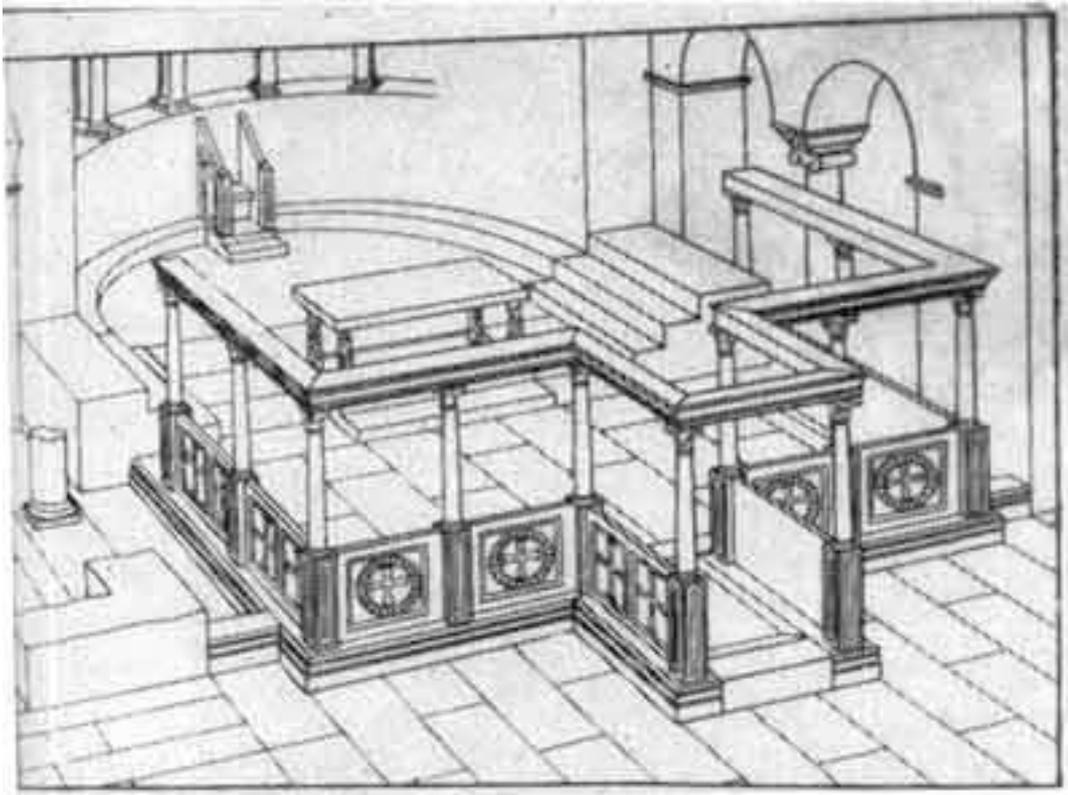
L'illustration 20 : Les colonnes et l'architrave



АЛТАРНАЯ ПРЕГРАДА БАЗИЛИКИ АФЕНТЕЛЛИ НА ОСТРОВЕ ЛЕСВОС.
РЕКОНСТРУКЦИЯ ОРЛАНДОСА

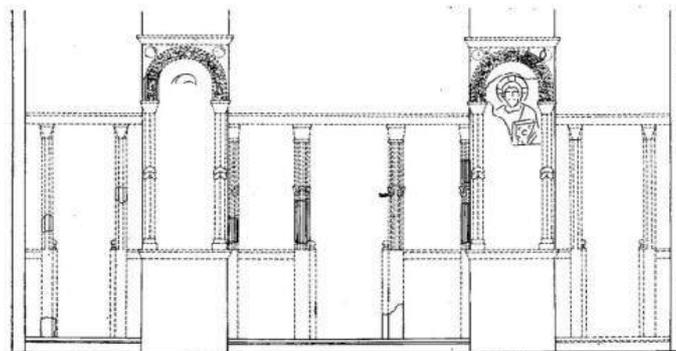
Au VI^{ème} siècle, Justinien, à Saint-Sophie, porta le nombre de colonnes à douze, et plaça au milieu de celle-ci les « portes » (voir l'illustration 21 : Les douze colonnes et l'architrave).

L'illustration 21 : Les douze colonnes et l'architrave



Sous l'architrave, puis au-dessus on plaça une icône du Christ (voir l'illustration 22 : Les colonnes, l'architrave, les icônes).

L'illustration 22 : Les colonnes, l'architrave, les icônes



АЛТАРНАЯ ПРЕГРАДА ХРАМА В ДАФИИ. XI ВЕК.
РЕКОНСТРУКЦИЯ ОРЛАНДОСА

Puis une icône de *déisis* (le Christ au centre, la Mère de Dieu à Sa droite et saint Jean Baptiste à Sa gauche, tous deux tournés vers Lui) (*voir l'illustration 23 : La déisis byzantine*). En grec δεησις – la prière.

L'illustration 23 : La déisis byzantine



(Constantinople, la Grande Église de Saint-Sophie. Déisis, XIII^{ème} siècle)

Des icônes du mois (ménologes) et des fêtes, étaient placées devant l'édifice pour être vénérées par les fidèles, non de manière fixe, mais selon les périodes du calendrier liturgique.

C'est probablement après la crise iconoclaste, lors du rétablissement de la vénération des icônes (en 843), que des icônes ont été insérées en plus grand nombre et de manière fixe dans cet édifice placé à la limite de la nef et du sanctuaire.

Dans le monde byzantin l'iconostase a longtemps gardé cette forme simple (*voir l'illustration 24 : Une simple iconostase byzantine*).

L'illustration 24 : Une simple iconostase byzantine



Saint Syméon de Thessalonique, au XV^{ème} siècle, témoigne encore de cette structure constituée de douze colonnes entre lesquelles se trouvent des panneaux sur lesquelles sont disposés des icônes du Christ, de la Mère de Dieu, du Précurseur, des Archanges et des Apôtre, le tout étant surmonté d'une architrave.

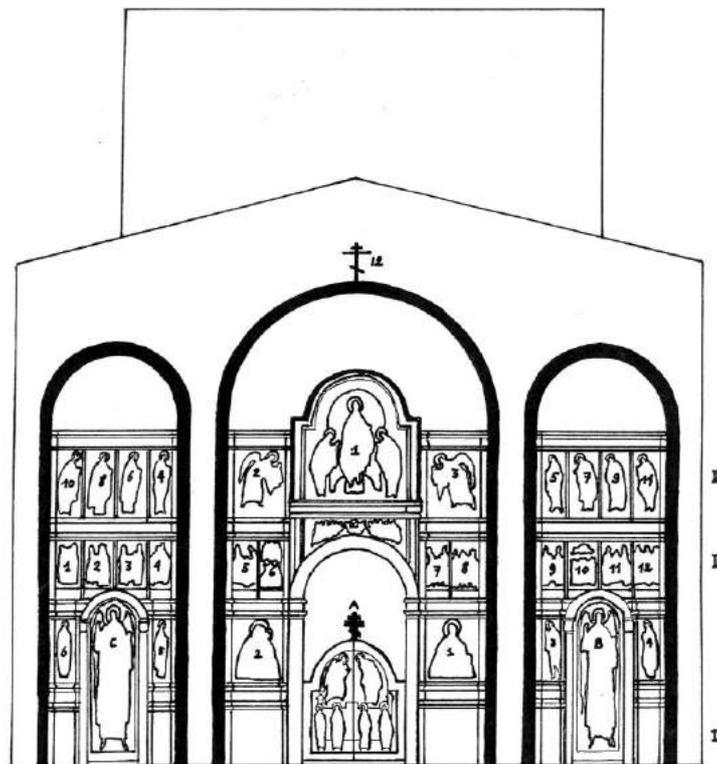
C'est en Russie que l'iconostase a commencé à se développer en hauteur, prenant la forme de rangées d'icônes superposées, séparées par des travées de bois horizontales. Selon une hypothèse, ce développement est lié à la construction d'églises en bois, sur les parois desquelles il n'était pas possible de peindre des fresques ; on aurait alors transféré sur l'iconostase l'essentiel du « programme » iconographique figurant habituellement sur les murs de pierres. En tout cas, au XIII^{ème} siècle, on trouvait déjà en Russie des iconostases comportant plusieurs rangées d'icônes.

Entre le XV^{ème} et le XIX^{ème} siècles, les iconostases s'élevèrent de plus en plus et finirent par comporter jusqu'à dix registres superposés d'icônes, le cadre en bois, se chargeant quant à lui, au XVII^{ème} siècle, de décors baroques sculptés et dorés ; ce type de décoration se perpétua pour une part au XVIII^{ème} et au XIX^{ème} siècles, mais beaucoup d'églises adoptèrent un cadre plus simple, sculpté selon les habitudes locales ou peint.

Au XX^{ème} siècle, les difficultés politiques et économiques de la plupart des pays orthodoxes et de diaspora ont amené à construire des iconostases plus simples, ne comportant que trois, deux ou même un seul registre, ce qui marque une sorte de retour aux sources de IX^{ème} siècle.

L'illustration 25 : L'iconostase classique

L' ICONOSTASE



- ETAGE I :**
- | | |
|-------------------|------------------------|
| A. Portes Royales | 1. Le Christ |
| B. Porte Sud | 2. La Mère de Dieu |
| C. Porte Nord | 3. Saint Jean-Baptiste |
| | 4 à 6. autres saints |
- ETAGE II :**
- au-dessus des Portes Royales : la Sainte Cène
n° 1 à 12 : les 12 grandes fêtes, par ordre chronologique
- ETAGE III :**
- | |
|--|
| 1. La Déisis |
| 2-3. Archanges en intercession |
| 4 à 11. divers saints en intercession auprès du Seigneur |
| 12. La Croix |

Explication de l'illustration 25 : L'iconostase classique

1. Le registre du bas, qui est la rangée minimale et aussi la plus ancienne, comporte au centre les portes dites « saintes ». Ce sont des portes à deux battants, ouvrant vers l'autel. Elles comportent normalement sur la partie supérieure, plus étroite et arrondie (aa), une représentation de l'Annonciation, événement fondateur de l'économie salvatrice du Christ ; l'icône est présentée dans son ordre traditionnel, l'archange Gabriel étant à gauche et la Mère de Dieu à droite, mais parfois, faute de place, l'un et l'autre sont représentés seulement en buste. En dessous, sur quatre carrés (b, c, d, e), sont représentés les quatre évangélistes en train d'écrire leurs évangiles : Jean (avec son disciple Prochore) et Luc sous l'archange Gabriel, Matthieu et Marc sous la Mère de Dieu.

« Très souvent les icônes des évangélistes sont accompagnées de leurs symboles : saint Jean avec l'aigle, saint Luc avec le taureau, saint Matthieu avec l'homme et saint Marc avec le lion. Cette tradition porte le nom de « Tétramorphe ». Les symboles viennent des visions du prophète Ézéchiel (Ez. 1, 1-14) et de l'apôtre et évangéliste Jean le Théologien (Ap. 4, 7-8). Dans leurs rêves, ils ont vu la gloire de Dieu entourée par les armées célestes avec de différents visages : de l'homme, du lion, du taureau et de l'aigle. La tradition chrétienne, établie par les pères occidentaux (saints Jérôme – 347-420 et Grégoire le Grand – 540-604) donne l'explication de ces symboles. L'homme a été attribué à Matthieu parce qu'il commence son évangile par la généalogie humaine de Jésus (Mt 1,1-17), le lion - à Marc parce qu'il présente le Christ comme le roi des nations et dès les premières lignes de son évangile il évoque « la voix qui crie dans le désert » qui ne peut être que le rugissement du lion (Mc 1,3). Le taureau, qui est un animal sacrificiel par excellence, est attribué à Luc à cause du récit du sacrifice offert au temple de Jérusalem par Zacharie, placé au début de cet évangile (Lc 1,5), ainsi que de la représentation du Christ comme victime sacrificielle par excellence. L'aigle est le symbole de Jean parce que celui-ci atteint les sommets de la doctrine comme l'aigle atteint les sommets des montagnes et la hauteur des cieux.

Les saints Hippolyte de Rome (III^{ème} siècle) et Augustin (V^{ème} siècle) ont proposé une autre attribution des symboles : Matthieu – lion, Marc-homme, Luc-taureau, Jean-aigle.

Mais la première version du Tétramorphe appartient à saint Irenée de Lyon. Selon lui à Matthieu revient l'homme, à Marc – l'aigle, le taureau à Luc et à Jean, le lion Cette version a été partagée par de nombreux pères et exégètes orthodoxes : Anastase le Sinaïte

(VII^{ème} siècle), Aréthas de Césarée (X^{ème} siècle), Théophylacte d'Ohrid (XI^{ème} siècle); ainsi que par les orthodoxes vieux-croyants (schisme russe du XVII^{ème} siècle) dans leur iconographie.¹¹

Sur les piédroits de chaque côté des portes (3,3) sont éventuellement représentés les Pères qui ont composé les textes des deux principales Liturgies en usage dans l'Église orthodoxe : saint Jean Chrysostome et saint Basile de Césarée.

Immédiatement à droite des portes saintes (4) figure l'icône du Christ Pantokrator (en grec : παντοκράτωρ, littéralement « maître de tout, tout-puissant »), tenant l'évangile de Sa main gauche et bénissant de Sa main droite. À la droite de l'icône du Christ, dans une tradition grecque se trouve une icône de mêmes dimensions (9) représentant un saint particulièrement vénéré dans l'Église orthodoxe (c'est souvent saint Jean Baptiste ou saint Nicolas). Selon la tradition russe c'est la place de l'icône de la dédicace.

Immédiatement à gauche des portes saintes (5), prend place l'icône de la Mère de Dieu portant le Christ (selon les différents types existants : hodigitria (la plus courante), éléoussa, de signe, etc). À sa gauche (8) selon la tradition grecque prend place l'icône de la dédicace, c'est-à-dire du saint ou de la fête à laquelle est dédiée l'église. Dans la tradition russe c'est une place d'une icône d'un saint vénéré dans cette région. Les autres icônes du premier rang sont généralement les icônes de saints locaux, on peut y trouver aussi l'icône de la Sainte Trinité (« L'hospitalité d'Abraham »).

Sur la porte sud, qui se trouve à gauche (6) et sur la porte nord, qui se trouve à droite (7), sont représentés, sur toute la hauteur, soit deux principaux archanges (Michel et Gabriel) soit deux saints diacres (généralement saint Étienne et saint Laurent).

Au-dessus des portes saintes dans la partie centrale de ce qui était autrefois l'architrave et qui comportait la désis (2) on trouve généralement une représentation du Christ donnant la communion aux apôtres sous les deux espèces, le Christ étant représenté deux fois, tourné de part et d'autre, et les apôtres étant répartis en deux groupes de six.

¹¹ Voir Wikipedia : « Tétramorphe », « Τετραμορφ» (consulté le 3 août 2017).

2. Le deuxième registre en partant du bas est celui des grandes fêtes de l'année liturgique, représentées sur des icônes indépendantes (et parfois détachables pour être exposées à la vénération des fidèles). Ces fêtes sont : a) les quatre grandes fêtes de la Mère de Dieu : sa Nativité, sa présentation au temple, l'Annonciation et sa Dormition ; b) les grandes fêtes du Christ, soit, dans l'ordre du calendrier liturgique : la Nativité, le Baptême (ou Théophanie), la Sainte Rencontre (ou Présentation au Temple) (*selon la tradition liturgique russe c'est une fête mariale*), la Transfiguration, l'Entrée à Jérusalem, la Résurrection, l'Ascension, l'Exaltation de la Croix ; c) la Pentecôte, appelée aussi la fête de la Trinité (parce que le Saint-Esprit est envoyé aux fidèles par le Fils de la part du Père). En principe ce sont ces fêtes qui sont représentées sur la seconde rangée de l'iconostase, mais parfois les fêtes de la Mère de Dieu n'y figurent pas et l'on y trouve d'autres événements de l'économie salvatrice du Christ : Sa Crucifixion, la résurrection de Lazare, l'apparition aux douze et à Thomas et la vénération des femmes myrophores après la Résurrection... L'icône de la résurrection peut être présente sous ses deux formes : celle qui montre le Christ descendu aux enfers dont Il extrait Adam et Ève, et celle des anges montrant aux femmes myrophores le tombeau vide.

3. Le troisième registre (11) est appelé en russe tchin (чин). C'est une sorte de déisis développée: au centre se trouve le Christ; à Sa droite se tient la Mère de Dieu (cf. Ps 54,10: « À ta droite se tient la Reine ») et à Sa gauche saint Jean Baptiste. Derrière eux figurent des représentants des différents types de sainteté : des archanges (en générale Michel et Gabriel), des apôtres (en général Pierre et Paul), des Pères de l'Église (en général Basile de Césarée et Jean Chrysostome), des saints martyrs, des saints ascètes... Tous sont tournés vers le Christ, courbés et élevant légèrement les mains dans une attitude d'offrande et de prière ; ils se succèdent en bon ordre comme en une procession qui appelle et entraîne à sa suite les fidèles présents dans l'église. Le Christ, assis sur Son trône comme chef de Son Église, apparaît comme l'Amour parfait qui attire et accueille tous les anges et les hommes, comme le Centre vers lequel tous convergent et tous reçoivent leur unité.

4. Le quatrième registre (12) est celui des prophètes, de Moïse jusqu'à Zacharie (père de saint Jean Baptiste). Ils sont représentés portant dans leurs mains des phylactères déployés avec des extraits de leurs prophéties sur l'Incarnation ; ils figurent

souvent de part et d'autre d'une représentation de la Mère de Dieu du Signe (portant le Christ en son sein), premier accomplissement de ces prophéties. Cette rangée représente ce que Léonide Ouspensky appelle « l'Église vétérotestamentaire », qui annonce et prépare l'Église néotestamentaire.

5. Le cinquième registre (13) est celui des patriarches, d'Abraham jusqu'à Moïse. Ils figurent de chaque côté d'une icône de la Trinité (selon la représentation symbolique classique des trois anges qui ont rendu visite à Abraham.)

L'iconostase est toujours surmontée d'une croix »¹².

Les portes de l'iconostase

L'iconostase est percé de trois portes : « une au milieu (*ἡ βασιλικὴ πύλη* – *les portes royales*; *ἡ ὠραῖα πύλη* – *les portes d'honneur*) ; une à droite, la porte du sud (*ἡ νότιος*) ; une à gauche, la porte du nord (*ἡ βόρεια*). L'ouverture du milieu est fermée par une porte à deux battants, d'où son nom pluriel de « portes saintes ». (L'usage dominant chez les Grecs est de fermer la baie centrale de l'iconostase par deux demi-portes, tandis que les Russes et les autres peuples du Nord préfèrent les portes hautes à claire-voie.) En plus derrière les portes saintes il y a un rideau *qui s'appelle en grec καταπέτασμα (rideau), en slavon: kamanemáσμα*. Les portes saintes ne s'ouvrent qu'aux moments où le clergé doit y passer dans les cortèges solennels qui marquent la célébration de l'office. Il faut également noter que, seuls, les ministres supérieurs : diacres, prêtres et évêques peuvent les franchir et encore doivent-ils être revêtus sauf l'évêque cependant, de tous leurs vêtements liturgiques.

Les portes du nord et du sud sont fermées par des portes pleines ou par des rideaux et laissent passage aux ministres inférieurs et aux ministres supérieurs qui ne sont pas en vêtement sacrés.

Ajoutons enfin que les trois portes sont ouvertes toutes grandes au début de l'office pascal et qu'elles le restent pendant la semaine suivante, pour marquer que, par sa mort et sa résurrection, le Christ nous a ouvert les portes du ciel »¹³.

¹² LARCHET (Jean-Claude), *La vie liturgique*, Cerf, Paris, 2016, p. 34-38.

¹³ MERCENIER (P.), *La prière des églises de rite byzantin*, Vol. I, Prieuré d'Amay-sur-Meuse, Belgique, 1937, p. XVII-XVIII.

Signification spirituelle de l'iconostase

On peut parfois entendre certains théologiens et penseurs orthodoxes modernes préconiser la suppression totale de l'iconostase -à l'instar des églises catholiques qui ne l'ont jamais connu. Leurs arguments sont les suivants : l'église du premier millénaire ne connaissait pas d'iconostase, c'était seulement une construction transparente des colonnes et de l'architrave, avec quelques icônes principales. D'autre part, l'iconostase cache le sanctuaire et les mystères des offices qui y sont célébrés et qui devraient être visibles par le peuple de Dieu. En outre, l'iconostase étouffe la sonorité des prières sacerdotales lues à voix haute dans le sanctuaire.

En réponse à ces suggestions, il est bon de noter à l'avance un principe général : Dieu n'aime pas les extrêmes. Ne sont bénéfiques ni la disparition complète de l'iconostase avec son riche symbolisme, ni l'existence des grandes iconostases dans les cathédrales qui occultent complètement le sanctuaire et éloignent vraiment le clergé, du peuple de Dieu.

Nous proposons ici un excellent article de Jean-Claude Larchet :

« L'iconostase témoigne, comme les fresques ou les icônes présentes sur les murs de l'église, de la réalité de l'Église, qui est le corps du Christ animé par l'Esprit, et qui comporte outre les fidèles et le clergé qui s'y tiennent, tous ceux qui dans le passé ont annoncé le Christ, témoigné de Lui et été sanctifiés : les prophètes, les archanges, les apôtres et les saints.

L'iconostase, qui est d'un certain point de vue un élément de séparation – ou plus précisément de distinction – entre le sanctuaire et la nef – et donc entre le monde céleste et le monde terrestre –, est d'un autre point de vue un élément unificateur entre ces deux mondes. En elle s'unissent aussi le ciel (représenté par les archanges) et la terre renouvelée et sanctifiée, représentée par les saints. En elle s'unissent l'Ancien Testament (représenté par les patriarches et les prophètes) et le Nouveau Testament (représenté par la Mère de Dieu, les Apôtres et les autres saints).

L'iconostase récapitule en quelque sorte l'Église tout entière et la montre une à travers les temps comme à travers les espaces (ou les mondes) spirituels.

Elle s'ordonne autour de la *déisis*, placée au-dessus des portes saintes. Le Christ situé au centre, a à Ses côtés, tournés vers Lui, saint Jean Baptiste, son précurseur et la dernière figure de l'Ancien Testament, et la Mère de Dieu, première figure accomplie – parce que sauvée et déifiée – du Nouveau Testament.

L'iconostase qui d'un certain point de vue masque l'intérieur du sanctuaire et témoigne du fait que Dieu et les mystères divins restent pour une part cachés – étant incompréhensibles et inaccessibles dans leur essence –, a d'un autre côté une fonction manifestatrice : elle révèle à la face des fidèles le monde divino-humain du Christ, de la Mère de Dieu et des saints.

Celui qui regarde une icône se sent aussi regardé par elle. À travers l'icône s'établit une communication bilatérale entre le Christ, la Mère de Dieu et les saints représentés d'une part, et les fidèles d'autre part. Loin d'être une barrière, l'iconostase est plutôt une fenêtre ouverte sur l'au-delà, qui nous permet d'entrevoir ceux qui y demeurent et d'être vu par eux.

L'iconostase est une théophanie, une manifestation de Dieu dans la personne du Christ et de Ses saints.

Elle est une récapitulation de toute l'Histoire Sainte, depuis les premiers patriarches jusqu'aux saints déifiés dans le cadre de la Nouvelle Alliance, en passant par le Christ en qui, comme le dit saint Maxime le Confesseur, tous les siècles et ce qu'ils contiennent prennent leur sens.

Elle est aussi une récapitulation de toute économie salvatrice du Christ, à travers les icônes de fêtes qui en représentent les principales étapes.

L'iconostase, avec toutes les fresques et les icônes de l'église, est un symbole et une figure (typos) du Royaume des cieux qui unit tous les saints et tous les fidèles.

...

La suppression de l'iconostase préconisée par certains membres du courant moderniste aboutit à un appauvrissement spirituel.

On est dans l'ordre du symbolique, mais le symbolisme a, dans la vie liturgique et dans la vie spirituelle en général, un rôle capital. Sa suppression (*du symbolisme*) dans le protestantisme, puis (à un degré moindre) dans le catholicisme à la suite du concile Vatican II, a eu pour effet d'y rendre le culte et la messe plus humaines mais moins divines, et a été l'un des facteurs principaux de la sécularisation de la vie ecclésiale, qui a fini par aboutir à une désertification des églises où les fidèles ne trouvaient pas grand-chose de plus que dans les rassemblements de la vie sociale ordinaire.

Dans une certaine mesure, l'iconostase est une séparation entre la nef et le sanctuaire qui donne à ce dernier son importance, sa valeur et son sens. « La séparation entre la nef et le sanctuaire est indispensable pour que celui-ci ne soit pas pour nous

sans signification », note le Père Paul Florensky dans son essai sur l'iconostase (*La Perspective inversée suivi de L'Iconostase*, Lausanne, 1992, p. 139).

Il explique aussi que les saints qui sont représentés sur l'iconostase ne sont autres que les saints qui se tiennent devant Dieu, mais que nous ne pouvons voir spirituellement en raison de l'infirmité actuelle de nos facultés de perception :

L'iconostase, ce sont les saints eux-mêmes. Et si tous les fidèles qui prient dans l'église étaient suffisamment remplis de l'Esprit, si la vue de tous les fidèles était toujours voyante, il n'aurait pas dans l'église d'autre iconostase que Ses témoins se tenant devant Dieu Lui-même, et proclamant par leurs visages et leurs paroles Sa redoutable et glorieuse présence. Mais la vue spirituelle déficiente des fidèles oblige l'Église, par souci pastoral, à chercher un remède à l'indolence spirituelle : il lui faut retenir ces visions célestes, claires, nettes et lumineuses, les inscrire dans la matière et fixer matériellement leur trace par la couleur. Cette béquille spirituelle, cette iconostase matérielle ne cache pas aux fidèles d'innombrables et profonds mystères, comme l'ignorance et l'orgueil l'ont fait imaginer à certains, mais au contraire elle leur indique, à ces demi-aveugles, les mystères de l'autel, elle leur révèle, à ces boiteux et ces infirmes, l'entrée d'un autre monde qui leur est fermé par leur immobilisme. Elle crie à leurs oreilles qui ne veulent pas entendre, l'existence du Royaume de Dieu, elle le leur crie parce qu'ils sont restés sourds, à la voix qui parlait normalement. ... Ôtez l'iconostase matérielle, et le sanctuaire en tant que tel disparaîtra complètement de la conscience de la foule... L'iconostase matérielle ne remplace toutefois pas l'iconostase des témoins vivants, elle ne se substitue pas à eux, elle les montre pour concentrer l'attention des fidèles. Concentrer son attention est indispensable pour développer sa vue spirituelle. Pour parler en images, l'église sans iconostase matérielle est séparée du sanctuaire par un mur aveugle : l'iconostase y perce des fenêtres, et alors, à travers les vitres, nous voyons ou tout du moins nous pouvons voir ce qui se passe derrière elles : nous pouvons voir les vivants témoins de Dieu. Supprimer les icônes, c'est murer les fenêtres » (FLORENSKY (Paul, prêtre), *La Perspective inversée suivi de L'Iconostase*, Lausanne, 1992, p. 140-141)¹⁴.

La soléa et l'ambon

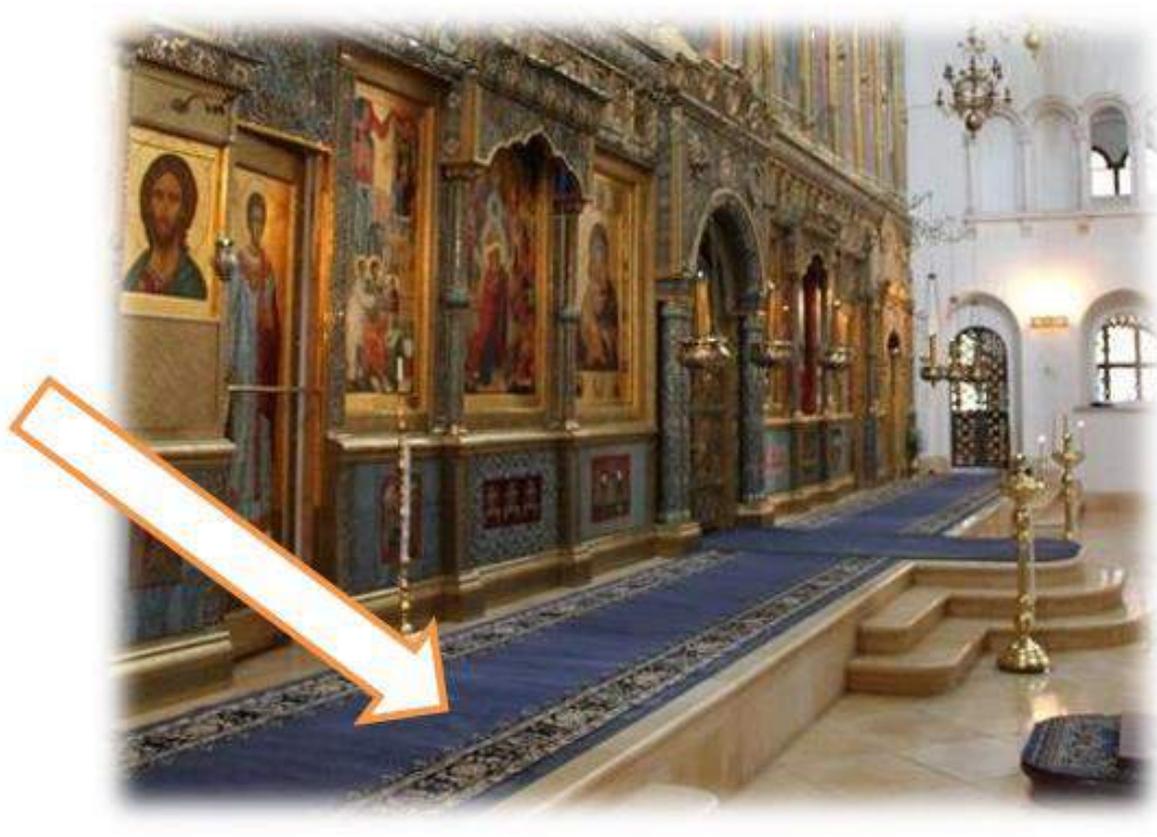
Soléa

Terminologie : en français : la soléa ; en grec : σωλαεας, en slavon : солеа.

La soléa (seuil du sanctuaire) est une plat-forme surélevée de quelques degrés devant l'iconostase, une sorte de petite estrade. Jadis s'y tenaient les clercs inférieurs. C'est, à notre époque, souvent une seule marche à l'entrée du sanctuaire. Au centre se trouve l'ambon et parfois, sur les côtés se placent les chœurs. (*Pour la solea voir l'illustration 26 : la soléa et l'ambon.*)

¹⁴ LARCHET (Jean-Claude), *La vie liturgique*, Cerf, Paris, 2016, p. 39-42.

L'illustration 26 : la soléa et l'ambon



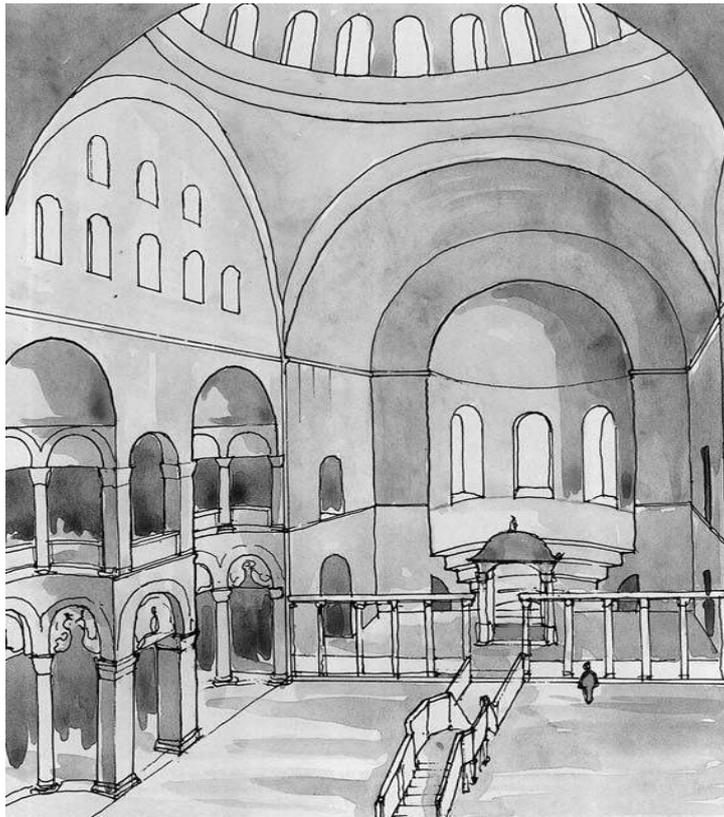
L'ambon

Terminologie : en français : l'ambon ; en grec : ἀμβών ; en slavon : амбѡн.

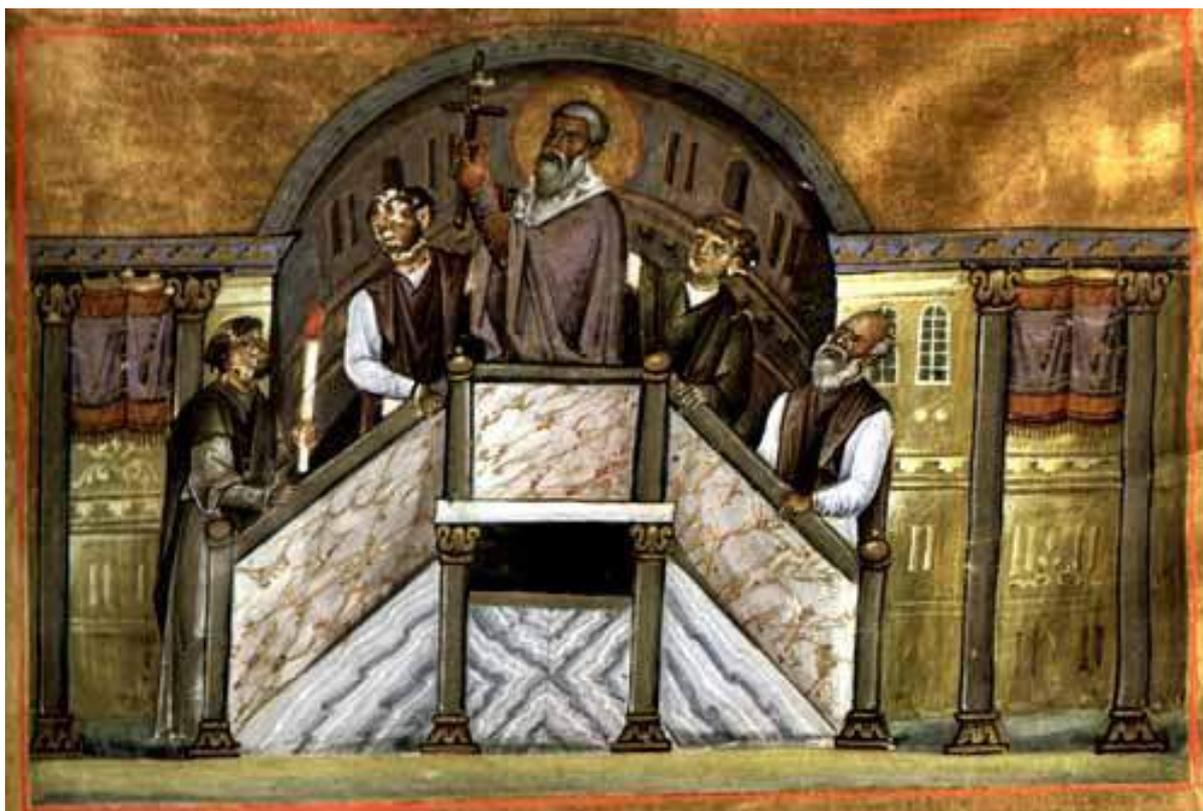
« La soléa forme généralement une avancée en demi-cercle devant les portes saintes, d'où l'évêque ou le prêtre bénissent (*voir l'illustration 26 : la soléa et l'ambon*). C'est de là que le prêtre fait la lecture de l'évangile lorsqu'il n'y a pas de diacre pour la faire dans la nef ; c'est de là aussi que se fait la prédication *et que le diacre prononce des écténies*.

L'ambon se trouvait autrefois au milieu de la nef (on peut l'y voir encore dans certaines églises anciennes) (*voir l'illustration 27 : l'ancien ambon*). Dans les églises catholiques il se trouve soit à gauche soit à droite de la nef. Il était surélevé – on y accédait par une ou plusieurs marches – « comme une montagne située dans une plaine » (GERMAIN DE CONSTANTINOPLE, *Sur la Divine Liturgie*, 10). ...

L'illustration 27 : l'ancien ambon



(L'ambon de la cathédrale de Sainte Sophie de Novgorod (1553))



(L'ambon, une miniature byzantine)

Selon saint Germain de Constantinople et saint Syméon de Thessalonique l'ambon symbolise la pierre roulée devant le tombeau du Christ, sur laquelle était assis l'ange qui proclama aux femmes myrophores la bonne nouvelle de la résurrection.

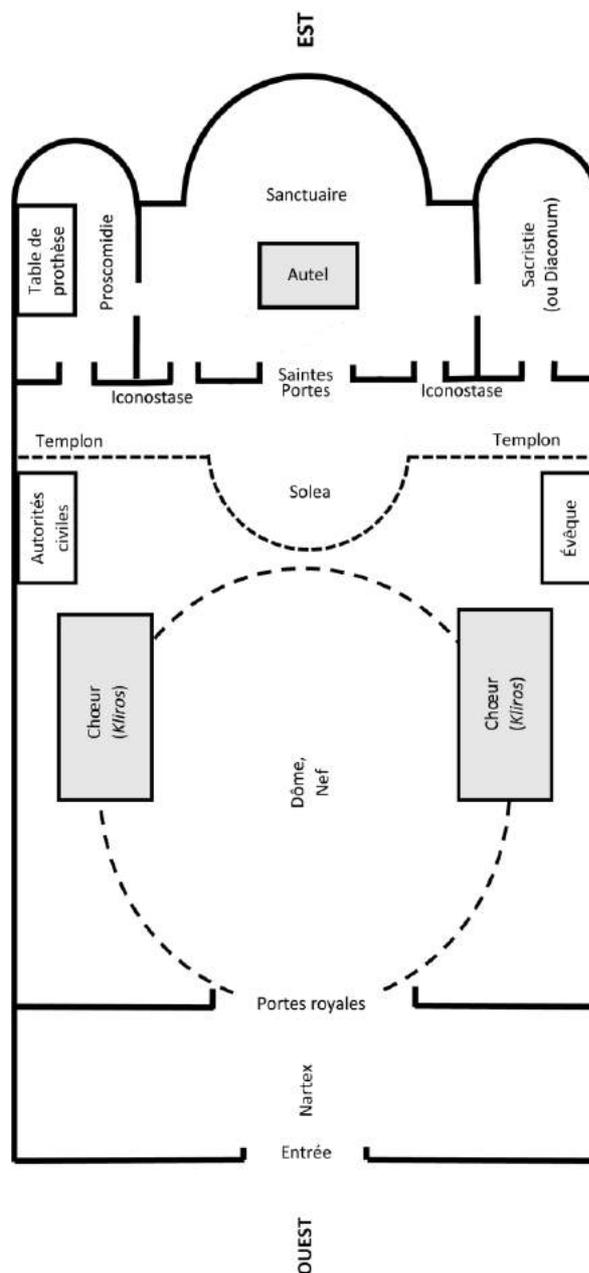
À la fin de la liturgie eucharistique le prêtre lit une prière qui s'appelle « prière derrière l'ambon ». Il la lit ayant descendu de l'ambon actuel en se tenant devant lui. Mais R. TAFT, dans son article « Towards the origins of the Opisthambonos Prayer of the Byzantine Eucharist Liturgies », *Orientalia, christiana periodica*, 72, 2006, montre que l'expression était initialement επισθαμβωνος « prière sur l'ambon ». Le prêtre montait à l'ambon à la fin de la Liturgie, pour bénir et faire le renvoi du peuple en étant donc tourné vers lui. La formulation a évolué lorsque l'ambon ayant pratiquement disparu, on ne comprenait plus ce que signifiait l'expression »¹⁵.

¹⁵ LARCHET (Jean-Claude), *La vie liturgique*, Cerf, Paris, 2016, p. 32.

Le sanctuaire

Derrière l'iconostase se trouve la partie la plus importante de l'église, appelée « le sanctuaire » (τὸ βῆμα – cathèdre, τὸ ἱερόν – saint, parfois θυσιαστηριον – autel, qui a donné aux Slaves et aux Anglais le terme « алтάρь », « altar »). Comme nous l'avons déjà dit, il est de plain-pied avec le solea. Il comprend théoriquement trois absides : au centre celle de l'autel, à gauche celle de la table prothèse ou la proscomidie et à droite, le diakonikon ou la sacristie (voir l'illustration 28 : Le schéma du temple). Mais souvent le sanctuaire se borne à une seule abside avec la prothèse et le diakonikon.

L'illustration 28 : Le schéma du temple.



« Le sanctuaire constitue l'endroit le plus sacré de l'église... Seuls les célébrants (évêque, prêtre, diacre) et ceux qui les servent (sous-diacres, acolyte ...) sont autorisés à y entrer ; aucun laïc *et surtout aucune femme*¹⁶ ne peut y pénétrer »¹⁷ (voir l'illustration 29 : Le schéma du sanctuaire).

L'illustration 29 : Le schéma du sanctuaire



¹⁶ Parfois dans les couvents orthodoxes certaines moniales âgées reçoivent l'autorisation d'aider à un prêtre dans un autel.

¹⁷ LARCHET (Jean-Claude), *La vie liturgique*, Cerf, Paris, 2016, p. 25.

Dans le sanctuaire se trouvent :

1. **l'autel** (voir l'illustration 30 : L'autel) ;

L'illustration 30 : L'autel



2. derrière autel, **un chandelier à sept branches** (seulement dans les églises de tradition russe) (voir l'illustration 31 : Le chandelier à sept branches) ;

L'illustration 31 : Le chandelier à sept branches



3. et aussi derrière autel, **une grande croix stationnaire** (voir l'illustration 32 : La croix stationnaire derrière l'autel) ;

L'illustration 32 : La croix stationnaire derrière l'autel



4. il y a parfois, derrière l'autel aussi, **des ripides** (rhipidia) –sorte de flabellum (en grec ριπίδια, εξαπτέρυγα, en slavon : рипіда) représentant des chérubins et des séraphins à six ailes (voir l'illustration 33 : Les ripides) ;

L'illustration 33 : Les ripides



5. dans les églises cathédrales, au fond de l'apside centrale, se trouve **le trône surélevé de l'évêque** (en grec : η *ανω καθεδρα*, en slavon *γόρнее μέστο*), entouré de sièges plus bas pour son presbiterium, qui forment l'exèdre presbytérale, le **synthronon** (en grec *συνθρονος*, en slavon : *сопρεστόлие*) (*voir l'illustration 34 : Le synothronon*).

L'illustration 34 : Le synothronon

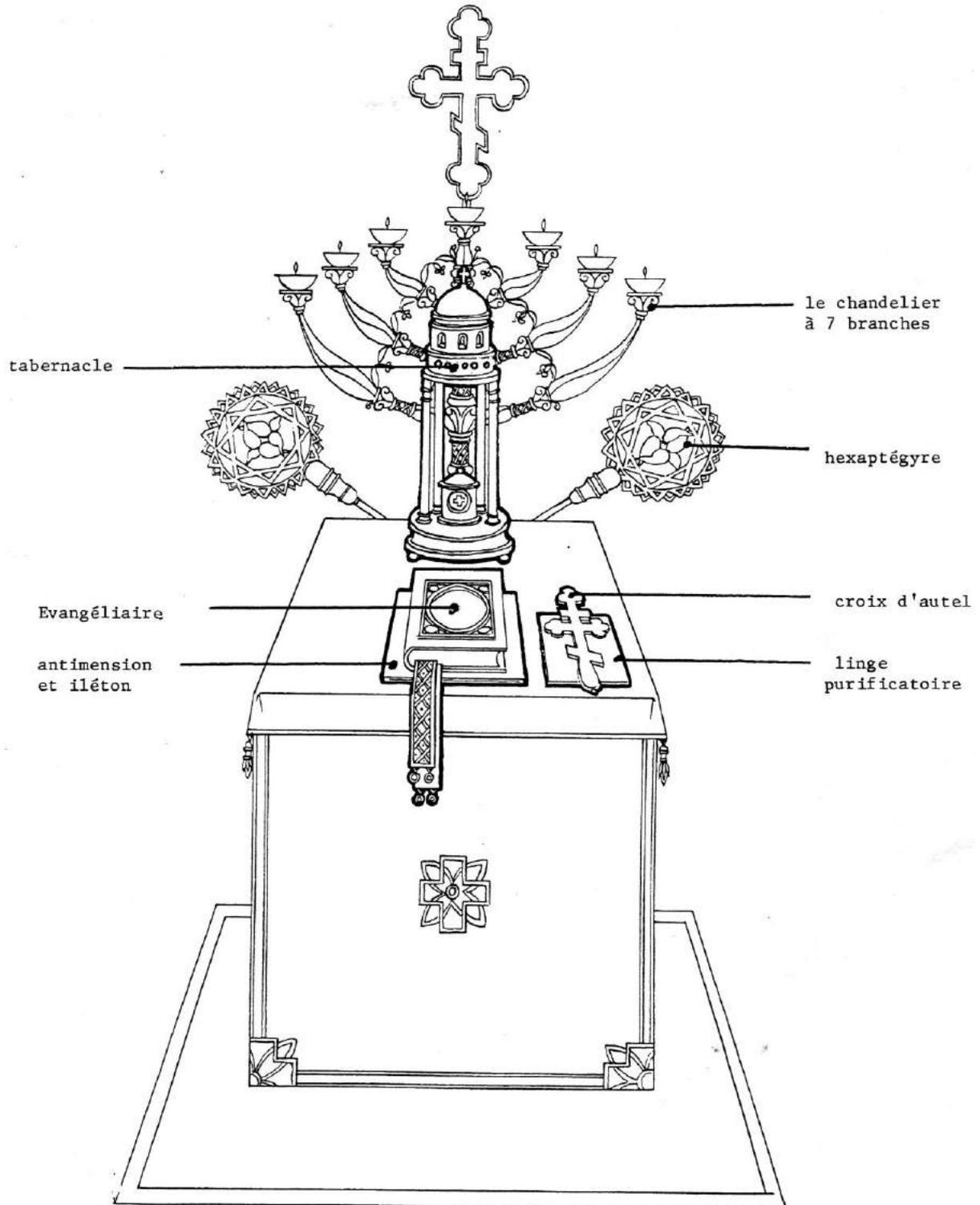


L'autel et ces objets

Terminologie : en grec : *θυσιαστήριον, αγία τραπέζα* ; en slavon : *престол, святая трапéза* (*voir l'illustration 35 : L'autel*)

L'illustration 35 : L'autel

L' AUTEL



« L'autel ne symbolise pas seulement la table de la Dernière Cène ; il est la présence symbolique et mystique du trône et « la table du Royaume de Dieu » (Luc 22 :30) – table qui est celle du Christ-Verbe, Agneau, Roi de la vie éternelle et glorieux souverain de l'univers.

C'est sur la saint Table que nous offrons le « sacrifice non sanglant » du Christ au Père. Et, de l'autel, nous recevons le Pain de Vie, le Corps et el Sang du Seigneur »¹⁸.

L'autel est très souvent (mais pas obligatoirement) consacré par un évêque. Dans ce cas-là l'évêque met comme d'habitude à l'intérieure de l'autel un morceau de relique d'un saint.

Si l'autel est fait de pierre ou de marbre « il est formé d'une dalle reposant sur un bloc cubique (symbolisant le Christ) flanqué de quatre colonnettes (symbolisant les quatre Évangélistes) (voir l'illustration 36 : L'autel en marbre)»¹⁹.

L'illustration 36 : L'autel en marbre



¹⁸ HOPKO (Tomas, archiprêtre), *L'Église, les sacrements, les cycles liturgiques, les fêtes*. Paris, ITO, 1984, p.2.

¹⁹ EDELBY (Néophyte, prêtre), *Liturgicon. Missel Byzantin à l'usage des fidèles*, Édition du renouveau archevêché grec-catholique, Beyrouth, 1960, p. 24.

Très souvent l'autel est constitué **d'une charpente en bois** (voir l'illustration 37 : *La charpente en bois de l'autel*).

L'illustration 37 : La charpente en bois de l'autel



Certains autels peuvent être surmontés d'un **ciborium** (en grec : κιβωριον ; en slavon : сень) baldaquin à quatre colonnes en témoignage de respect (voir l'illustration 38 : *L'autel avec un ciborium*). Le terme « ciborium » vient par glissement de sens, du petit tabernacle métallique (en forme de colombe) suspendu au baldaquin, ou sont conservés les Saints Dons présanctifiés.

L'illustration 38 : L'autel avec un ciborium



Parfois « sous l'autel se trouve une **piscine**, sorte d'ouverture qui communique avec un puits perdu ; on y jette l'eau des ablutions et celle qui a servi à purifier les linges sacrés ou à lever autel »²⁰.

Généralement l'autel est recouvert d'une **housse** (en grec : κατασαρκιον et en slavon : катасάρка, приплóтие, срачйца), entourée d'une corde croisée et recouverte à son tour d'une garniture en soie de la même couleur que les ornements sacrés. En grec, elle porte le nom de ενδυτη – décoré, orné ; en slavon : индйтия (voir l'illustration 39 : *Autel orthodoxe expliqué et l'illustration 40 : Autel orthodoxe décoré*).

²⁰ EDELBY (Néophyte, prêtre), *Liturgicon. Missel Byzantin à l'usage des fidèles*, Édition du renouveau archevêché grec-catholique, Beyrouth, 1960, p. 25.

Престол в православном храме

Святой престол — освященный четырехугольный стол для совершения Евхаристии. Находится в центре алтаря храма.

На престоле в Святых Дарах таинственным образом присутствует Сам Господь.

Общие характеристики

Высота	1 метр		
Материалы	 дерево	 мрамор	 металл

Напрестольный Крест

Обязательная принадлежность престола. После окончания службы напрестольный крест целуют все присутствующие в храме.

Антиминс

(«вместо престола» от греч. «анти» — вместо и «миссион» — стол) Четырехугольный плат с изображением Христа во гроб и вшитой частицей мощей, на котором совершается Литургия. Совершение Литургии без подписанного правящим архиереем антиминса невозможно.

Индития

(греч. «верхняя нарядная одежда») Нарядное облачение, концы которого закрывают стороны престола. Символизирует одеяние царственной славы Спасителя.

Невидимые элементы

1 Ковчежец с мощами

Обычай полагание престола в память о ранней традиции Евхаристии на ковчежце, известен с IV века. VII Вселенский Собор сделал это правило обязательным.



2 Катасарка

(греч. «нижняя рубашка») Покров, укрывающий весь престол сверху до низу. Не используется, если престол каменный либо с резными деревянными или металлическими боками. Символизирует погребальную плащаницу Христа.

3 Вервие

Веревка, которой во время освящения опоясывается престол. Если престол освящает епископ — вервие со всех четырех сторон образует кресты; священник же просто опоясывает престол вокруг. Символизирует пути, которыми был связан Христос.

4

Ножи деревянного престола соединяются с доской-трапезой воскомастиком — расплавленной смесью воска, мастики, толченого мрамора, смирны, алоэ и ладана, символизирующих погребение Спасителя.



Прикасаться к престолю и к предметам, которые на нем находятся, а также находиться по богослужебной надобности в пространстве между престолом и Царскими вратами могут только священнослужители.



Епископ освящает престол вместе с освящением антиминса и самого храма, в котором они будут находиться. Если епископ не имеет возможности лично освятить храм, он посылает освященный и подписанный им антиминс, а престол по его благословию освящается «малым чином».

На престоле (видимые элементы)

Дарохранильница

Небольшая «часовня», с гробницей-ящичком, в котором хранятся Святые Дары — частицы Тела Христова, пропитанные Его Кровью. Они употребляются для причащения на дому больных и умирающих.

Напрестольное Евангелие

Евангелие, разделенное на отрывки-зачала, которые читаются на богослужении. По углам оклада изображены евангелисты, в центре — икона Воскресения. Во время богослужения лежит поверх завернутого в илитор антиминса, а во время Литургии верных стоит в правом верхнем углу престола.

Илитор

(греч. «обертка») Плат, в который завернут антиминс. Символизирует сударь — головную погребальную повязку Христа.

L'illustration 40 : Autel orthodoxe décoré



Les objets qui se trouve sur l'autel

L'autel est l'endroit de l'église le plus sacré. Ce n'est donc pas par hasard, que l'on y place des objets bien précis et que seul le clergé supérieur (évêque, prêtre, diacre) a le droit de le toucher. C'est ainsi aussi que le passage entre l'autel et les portes centrales de l'iconostase est réservé uniquement au clergé supérieur. Ce grand respect au sanctuaire et notamment à l'autel remonte à l'Ancien Testament – avec son interdiction d'entrer dans le Saint des Saints et de toucher l'Arche d'alliance.

Sur l'autel se trouvent les objets suivants :

1. **L'évangélaire.**
2. **L'antimension enroulé en l'iléton.**
3. **Le tabernacle.**
4. **La croix de l'autel.**
5. **Le linge purificateur.**

L'Évangélaire

L'Évangélaire se trouve à la place d'honneur sur l'autel (*voir les illustrations 35 : L'autel et 41 : L'Évangélaire*).

L'illustration 41 : L'Évangélaire



L'antimension enroulé dans l'iléon

Sous l'Évangélaire est étalé l'antimension (un linge sur lequel figure le Christ au tombeau). Terminologie : en grec : *αντιπηνησιον* – littéralement « qui tient lieu de table » ; en slavon : *антимѣнс*.

L'antimension porte toujours la signature de l'évêque. En fait c'est une sorte de l'autorisation épiscopale à la communauté locale, de se rassembler en qualité d'Église. Avec ce linge, un prêtre a la bénédiction de son évêque pour célébrer la Divine Liturgie n'importe où : l'antimension remplace ne quelque sorte l'autel-même.

Il porte généralement un dessin de la scène d'ensevelissement du Christ dans le tombeau et contient au revers un petit sachet avec un morceau de relique d'un saint (ou d'un martyr) rappelant ainsi que l'Église a été construite sur le sang des martyres et sur la vie du saint peuple de Dieu. « Cet usage remonte à l'époque de l'Église primitive, qui avait coutume de se rassembler et de célébrer l'Eucharistie sur les tombes de ceux qui avaient dédié leur vie, jusqu'à la mort, à la foi chrétienne²¹ » (voir les illustrations 35 : *L'autel* et 42 : *L'antimension*).

L'illustration 42 : L'antimension



²¹ НОРКО (Томас, архипрѣтре), *Л'Église, les sacrements, les cycles liturgiques, les fêtes*. Paris, ITO, 1984, p. 2-3.



(Ancienne antimension, la Russie, 1580)



(Ancienne antimension, la Russie, entre 1660-1669)

Une petite **éponge** plate est placée à l'intérieur de l'antimension : elle sert à ramasser les parcelles consacrées et à les faire tomber dans le calice (*voir l'illustration 43 : L'éponge pour l'antimension*).

L'illustration 43 : L'éponge pour l'antimension





L'antimension est recouvert d'un autre linge : l'iléton (ou « corporal ») (en grec ειλητων ; en slavon : иллитѳн). Ils sont parfois cousu ensemble (voir les illustrations 35 : L'autel et 44 : L'iléton d'antimension).

L'illustration 44 : L'iléton d'antimension



Le tabernacle

Également sur l'autel, un tabernacle (en grec : αρτοφοριον ; en slavon : дарохранительница) – souvent sous forme d'une petite église – permet de conserver les Saints Dons pour la communion des malades et pour la Liturgie des Présanctifiés (voir les illustrations 35 : L'autel et 45 : Le tabernacle).

L'illustration 45 : Le tabernacle



La croix de l'autel

« Parmi les objets disposés sur l'autel, on trouvera aussi une croix (en grec : σταυρος ; en slavon : крест) que le prêtre utilise pour les bénédictions. L'image de la Croix figure partout dans l'église. La croix est en effet, pour les chrétiens, le symbole central, non seulement parce qu'elle est l'instrument du salut du monde opéré par le Christ crucifié, mais aussi parce qu'elle témoigne constamment que nul ne peut être chrétien s'il ne considère la Croix comme le véritable objet de son existence en ce monde : « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à lui-même, qu'il se charge de

sa croix, et qu'il me suive » (Mc 8 :34)²² » (voir les illustrations 35 : L'autel et 46 : La croix de l'autel).

L'illustrations 46 : La croix de l'autel



Le linge purificateur

Le linge purificateur (en grec ειλητων ; en slavon : иллитон) sert à essuyer les lèvres du clergé et des paroissiens après la communion (voir les illustrations 35 : L'autel et 47 : Le linge purificateur). Il est toujours de couleur rouge.

L'illustration 47 : Le linge purificateur

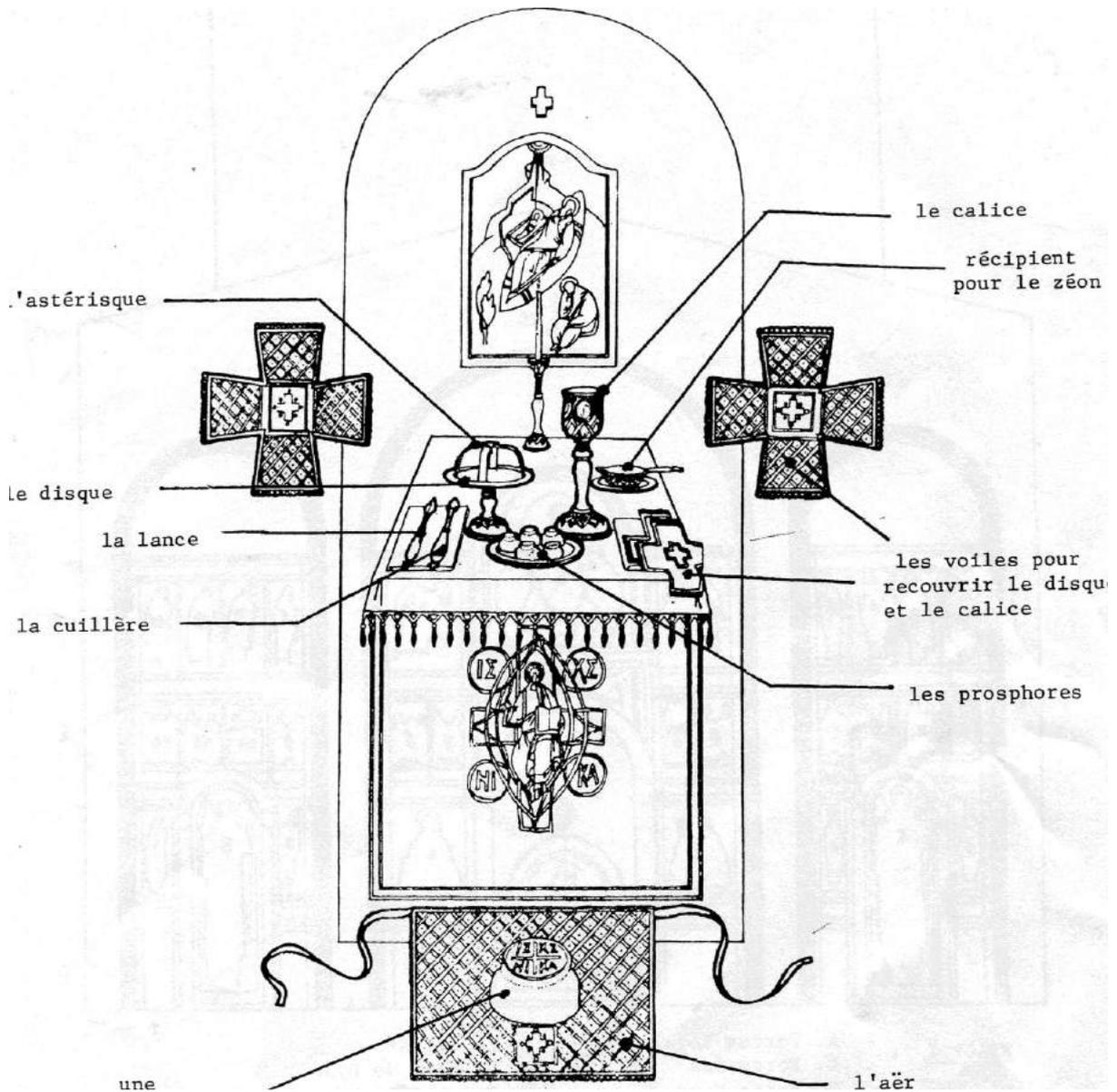


²² HOPKO (Tomas, archiprêtre), *L'Église, les sacrements, les cycles liturgiques, les fêtes*. Paris, ITO, 1984, p. 3-4.

La prothèse

Terminologie : prothèse ou table de préparation, en grec : προθεσις ; en slavons : жёртвенник, предложéние. Le terme slave ressort du mot « жертва – victime », puisque le pain et le vin qui se préparent sur la prothèse deviendront la victime non sanglant du sacrifice (voir l'illustration 48 : La prothèse).

L'illustration 48 : La prothèse



« Dans l'abside réservé à cet usage ou, à défaut (*ce qui est plus souvent le cas*), à gauche de l'autel, se trouve la prothèse (ou table d'offrande), sorte d'autel latéral. C'est là que le prêtre prépare le pain et le vin pour la Divine Liturgie. Elle est recouverte d'une housse ornée de broderies, de la même couleur que celle qui recouvre l'autel (*voir l'illustration 49 : La prothèse ornée*).

L'illustration 49 : La prothèse ornée



On y trouve le **calice** (en grec : ποτηριον ; en slavon : потír, чáша) – coupe destinée à recevoir le vin (*voir les illustrations 48 : La prothèse et 50 : Le calice*) ;

L'illustration 50 : Le calice



et le **disque ou patène** (en grec : δίσκος ; en slavon : дѣско) – sorte d'assiette ronde, (*chez les Grecs, est d'ordinaire entourée d'un rebord assez prononcé, et chez les Russes, portée sur un pied*) (voir les illustrations 48 : La prothèse et 51 : La patène)–, sur laquelle le prêtre dispose les parcelles qu'il prélève dans les pains d'offrande. Ces vases sont en métal précieux et généralement décorés de motifs iconographiques et symboliques.

L'illustration 51 : La patène





Sur la table de la prothèse figurent également la **lance** (en grec : λογχη ; en slavons : копиé) – couteau liturgique spécial, ayant la forme d'une lance et dont le prêtre se sert pour découper les parcelles de pain eucharistique (voir les illustrations 48 : La prothèse et 52 : La lance) ;

L'illustration 52 : La lance



ainsi que la **cuiller liturgique** (en grec : λαβις ; en slavon : лжица) dont le manche est, comme celui de la lance, terminé en forme de croix, et qui est utilisée pour distribuer la Sainte Communion aux fidèles (*voir les illustrations 48 : La prothèse et 53 : La cuiller*).

L'illustration 53 : La cuiller



L'**astérisque** ou **étoile** (en grec : αστηρ, αστερισκος ; en slavon : звездіца) – formée de deux pièces de métal recourbées, croisées l'une sur l'autre et jointe en leur milieu – symbolise l'étoile de Bethléem (*voir les illustrations 48 : La prothèse et 54 : L'astérisque*).

L'illustration 54 : L'astérisque



Elle sert à isoler les parcelles de pain du **voile** (en grec : καλλυμματα ; en slavon : покровці) qui doit les recouvrir pendant leur transport, lors de la Grande Entrée de la liturgie. Un **autre voile** semblable couvre le calice et un troisième, plus grand – appelé **aïr** – couvre à la fois le calice et le disque (voir les illustrations 48 : La prothèse et 55 : Les voiles).

L'illustration 55 : Les voiles



Enfin, une **éponge** et les **linges** qui se trouvent également sur la table de la prothèse serviront à nettoyer le calice à la fin de la Liturgie et un **réceptient** pour le zéon – l'eau bouillante (en grec : ζεον ; en slavon : теплота) (voir les illustrations 48 : La prothèse et 56 : Le réceptient pour le zéon).

L'illustration 56 : Le récipient pour le zéon



Au dessus de la prothèse sont disposées diverses icônes : fréquemment celle du « Christ en prière à Gethsémani » ... « *que cette coupe s'éloigne...* » (cf. Mt. 26 :39,42), mais aussi celle de la Nativité du Christ »²³.

Pour le pain liturgique on utilise des **prosphores**, préparées exclusivement de farine blanche, de levain, de sel et d'eau (*voir les illustrations 48 : La prothèse et 57 : Les prosphores*). Les prosphores sont toujours constituées de deux parties superposées et cuites ensemble comme un seul pain. Ces deux parties représentent les deux natures (humaine et divine) du Christ. La partie supérieure porte une empreinte (en général d'une croix) faite à l'aide d'un sceau avant cuisson.

L'illustration 57 : Le prosphores



²³ HOPKO (Tomas, archiprêtre), *L'Église, les sacrements, les cycles liturgiques, les fêtes*. Paris, ITO, 1984, p. 4.

Le **vin liturgique** est un vin rouge sucré.

(Les grecs et les orientaux (notamment en Égypte) utilisent le marque grecque du vin « Mavrodaphne ». Les russes utilisent le « Кароп » (surtout moldave ou ukrainien), ici en France cela peut être soit le « Porto » rouge de bon qualité soit le « Banyuls »).

Le diakonikon

« De l'autre côté de l'autel, dans l'absidiole sud, se trouve le diakonikon (en grec : διακονικον ; en slavon : дѣяконник, рѣзница), la sacristie où sont des armoires contenant les ornements sacrés, les vêtements liturgiques et tout ce qui est nécessaire au culte »²⁴

LES VETEMENTS LITURGIQUES

Dès le début de son histoire, les services de l'église chrétienne ont été assumés par certains personnes particulières : les apôtres, les diacres, les prophètes etc. Ces ministres ecclésiastiques – « clergé » (du grec : κληρος – le sort, ce qui est choisi par le vote) avec le temps, se sont partagés en deux groupes : les ministres supérieurs (les clercs) et les ministres inférieurs (les laïcs). Pour l'instant l'église orthodoxe retient de manière générale, les ministres ecclésiaux suivants, tous de sexe masculin (quoiqu'il y ait eu jadis des services féminins, celui notamment des diaconesses)²⁵ :

Ministres inférieurs

1. L'acolyte (celui qui aide au sanctuaire et porte le cierge).
2. Le lecteur ou le chantre.
3. L'hypodiacre (sous-diacre qui aide aux offices épiscopaux).

²⁴ MERCENIER (P.), *La prière des églises de rite byzantin*, Vol. I, Prieuré d'Amay-sur-Meuse, Belgique, 1937, p. XXII.

²⁵ Sur le service diaconal des femmes voir la littérature : BEHR-SIGEL (Elisabeth), *Le ministère de la femme dans l'Église*, Cerf, Paris, 1987 ; IUORIEV (Xénia), *L'Église et les femmes*, L'Age d'Homme, Lausanne, 2001 ; AUBERT (Marie-Josèphe), *Des femmes diacones*, Beauchesne, Paris, 1987 ; WARNIER (Philippe), *Le diaconat ... tout simplement*, Les éditions de l'atelier, Paris, 1994 ; HOURCADE (Janine), *Des femmes prêtres ?*, Parole et Silence, 2006.

Ministres supérieurs

1. Le diacre.
2. Le prêtre.
3. L'évêque.

L'acolyte et son vêtement

*Le vêtement de l'acolyte : le **sticharion**.*

L'acolyte est un laïc aidant le prêtre dans un sanctuaire. Il porte le cierge, il prépare l'encensoir, il s'occupe des prosphores offertes au sanctuaire, il fait chauffer l'eau pour la communion etc. Pour le moment, ce service est accompli par les paroissiens : il suffit d'une simple bénédiction du recteur de la paroisse pour devenir acolyte. Très souvent ce service est assumé tant par les adultes que par de jeunes garçons.

Un acolyte porte un vêtement liturgique qui en fait, est un vêtement de base pour tout les vêtements sacrés : le sticharion (en grec : στοιχάριον ; en slavon : стихáрь). C'est une robe à manches amples qui descend jusqu'aux semelles, apparenté à la tunique antique. Il correspond à la « tunique *blanche* du salut » (la prière du rite du baptême) dont est revêtu tout chrétien lors de son baptême et symbolise la nouvelle et pur humanité de Jésus qui est donnée à tous les baptisés. Il est en quelque sorte en parallèle avec l'aube des églises occidentales, à cette différence près, qu'il est en général en soi et pas nécessairement de couleur blanche. Le sticharion porte toujours muni une croix au dos. (*Voir les illustrations : 58 : Le sticharion orthodoxe et 59 : L'aube occidentale*).

L'illustration 58 : Le sticharion orthodoxe



L'illustration 59 : L'aube occidentale



Dans le rite liturgique byzantin, l'acolyte, avant de mettre le sticharion, le plie et s'approche du prêtre pour lui demander sa bénédiction de le porter. Le prêtre le bénit par des mots : « Béni soit notre Dieu, en tout temps, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles ». Après avoir dit « Amen », l'acolyte embrasse la croix du sticharion et le revêt en lisant la prière : « Qu'exulte de joie mon âme dans le Seigneur, car il m'a revêtu d'un vêtement de salut, il m'a couvert d'une tunique d'allégresse, comme un nouvel époux couronné du diadème et comme une mariée parée de ses bijoux, en tout temps, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Amen » (Is. 61,10).

Comme d'habitude on lit la prière pour mettre des vêtements liturgiques seulement avant la célébration de la Divine Liturgie. Pour les autres offices – les vêpres, les matines etc. – on les revêt sans prière.

Le lecteur / le chantre et son vêtement

Vêtement d'un lecteur / chantre non ordonné: le sticharion.

*Vêtements d'un lecteur / chantre ordonné: la **soutane** et le sticharion.*

Le lecteur c'est un laïc qui a le droit de lire les textes liturgiques (sauf l'Évangile).

D'habitude dans les paroisses, on retrouve deux types de lecteurs : ceux qui sont ordonnés par un évêque et ceux qui ne le sont pas.

Le lecteur non- ordonné reçoit la bénédiction du recteur de la paroisse pour pouvoir lire les textes liturgiques et porter le sticharion. Il le revêt, comme les acolytes, dans la sacristie, après avoir été béni par le prêtre et dit la prière pour le sticharion « Qu'exulte de joie mon âme... ».

Le lecteur ordonné par un évêque a le droit de porter, dans toute église, sous le sticharion, la soutane noir du clergé. La soutane (en grec : αντηριον, εσωρασον, ζωστικον, χιτων ; en slavon : подрясник) est un sous-vêtement porté par des ministres ecclésiastiques ordonnés au-dessous des autres habits liturgiques : ce n'est pas vraiment un vêtement liturgique, il souligne plutôt l'appartenance sociale au sacerdoce. C'est pourquoi il n'existe pas de rituel particulier lorsqu'on la met. Elle est toujours accompagnée d'une ceinture. Les soutanes orthodoxe et catholique sont légèrement différentes. (*Voir les illustrations : 60 : La soutane orthodoxe et 61 : La soutane catholique*).

L'illustration 60 : La soutane orthodoxe



L'illustration 61 : La soutane catholique



Dans l'église orthodoxe d'aujourd'hui, le service du chantre se passe d'habitude sans ordination spéciale, d'autant plus que dans les paroisses de tradition russe, ce sont généralement des femmes qui chantent : donc d'habitude, le lecteur / chantre ne porte ni soutane ni sticharion. Mais dans les églises balkaniques, les lecteurs et les chantres portent parfois des rasons (cf : *Le diacre et son vêtement*).

L'hypodiacre (sous-diacre) et son vêtement

Les vêtements de l'hypodiacre : la soutane, le sticharion, l'orarion.

L'hypodiacre c'est un laïc qui aide lors des offices épiscopaux. Dans l'orthodoxie de notre temps, la situation de ce ministère est un peu ambiguë. Avant le XIII^{ème} siècle, les hypodiacres été considérés comme des ministres supérieurs. Mais après les réformes du patriarche de Constantinople Manuel le Premier (résidant à Nicée de 1217 à 1222), on a commencé à ordonner les hypodiacres hors du sanctuaire comme les ministres inférieurs. La différence fondamentale entre les ministres supérieurs et les ministres inférieurs consiste dans le droit de toucher l'autel pour les uns et dans la permission de se marier après leur ordination, pour les autres. Juridiquement l'hypodiacre ordonné ne peut se marié après son ordination : c'est pourquoi presque tous les hypodiacres d'aujourd'hui, généralement des hommes jeunes, ne sont pas ordonnés, mais reçoivent simplement la bénédiction d'un évêque pour assumer ce service, ce qui leur laisse la possibilité de se marier plus tard.

Les vêtements d'un hypodiacre sont la soutane et le sticharion (cf. plus haut).

Et de plus, l'orarion (en grec : ὠραριον ; en slavon : ора́ръ) : une longue bande de tissu ornée par de croix, élément propre des habits liturgiques d'un diacre. Mais si le diacre porte l'orarion sur l'épaule gauche, l'hypodiacre le porte d'une manière spéciale : placé d'abord en ceinture sur la poitrine, on le croise dans le dos, puis on en remet les pans sur la poitrine et on les fixe à droite et à gauche sous la partie faisant ceinture (*voir l'illustration 62 : L'habit d'un hypodiacre*).

Les livres liturgiques ne mentionnent pas de prière spéciale pour l'orarion. Mais la tradition orale prescrit de lire cette oraison qui se trouve sur les doubles orarions des protodiacres : « Saint, saint, saint le Seigneur Sabaoth. Le ciel et la terre sont remplis de ta gloire, en tout temps, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Amen » (Is. VI, 3).

L'illustration 62 : L'habit d'un hypodiacre



Le diacre et son vêtement

L'illustration 63 : Le diacre



Vêtements non liturgiques : la soutane, le rason, la skoufa, le kamilavkion.

Vêtements liturgiques : le sticharion, l'orarion, les surmanches.

Notons, que tous les éléments des vêtements liturgiques des ministres supérieurs (des diacres, des prêtres et des évêques) sont de la même couleur lors d'un même office (cf. plus loin : couleurs des vêtements liturgiques).

Le ministre du diacre est le premier degré des ministres supérieurs. C'est pourquoi, outre des vêtements proprement liturgiques, tous les clercs portent des vêtements non liturgiques qui soulignent leur statut social : la soutane, le rason, la skoufa. Parfois en Russie, le clergé séculier porte une soutane de couleur claire, d'où la distinction entre le clergé blanc (les diacres et les prêtres mariés) et le clergé noir (les moines et les évêques).

La soutane : voir plus haut.

Le rason (en grec : ράσον ; en slavon : рѣса) : vêtement très ample de couleur noir, souvent plissé, aux très amples manches, porté sur la soutane. Il y a deux sortes de rasons : le rason russe est cintré comme une soutane (voir l'illustration 64 : Le rason

russe), tandis que le rason grec est ouvert devant et très plissé (voir l'illustration 65 : Le rason grec). Le rason est semblable à la coule bénédictine, mais sans capuchon (voir l'illustration 66 : La coule bénédictine).

L'illustration 64 : Le rason russe



L'illustration 65 : Le rason grec



L'illustration 66 : La coule bénédictine



La skoufa : (en grec : σκουφος ; en slavon : скуфья́) est une coiffure cléricale de couleur noir. Grande différence entre les Russes et les Grecs : la skoufa russe est une sorte de bonnet carré pointu (*voir l'illustration 67 : La skoufa russe*) ;

L'illustration 67 : La skoufa russe



chez les Grecs, c'est un cylindre dont le diamètre supérieur est légèrement plus grand que le diamètre inférieur (*voir l'illustration 68 : La skoufa grec*). (Il faut noter que chez les Grecs la skoufa ne se porte presque plus. En place d'elle on porte le kamilavkion.)

L'illustration 68 : La skoufa grec



Kamilavkion (en grec : καμηλαυχιον ; en slavon : камилáвка) : est aussi une coiffure cléricale. Chez les Grecs elle c'est la même skoufa mais qui est un peu plus élevée et orné d'un rebord à la partie supérieure (*voir l'illustration 70 : Le kamilavkion grec*).

L'illustration 70 : Le kamilavkion grec



Chez les Russes le kamilavkion est cylindrique et un peu plus haut que chez les Grecs. Il est porté généralement aux offices liturgiques. Le kamilavkion du clergé marié est de couleur rouge ou violet, et du clergé tonsuré il est de couleur noir (*voir l'illustration 71 : Le kamilavkion russe*).

L'illustration 71 : Le kamilavkion russe



Le sticharion : *voir plus haut*.

La prière pour le sticharion est la même : « Qu'exulte de joie mon âme dans le Seigneur... » (*voir plus haut*).

L'orarion est porté par le diacre, sur l'épaule gauche : les russes le font retomber librement derrière le dos et sur la poitrine, sauf les archidiaques et les protodiaques qui le portent à la manière des Grecs : ils le font passer sous l'aisselle droite, remonter sur

l'épaule gauche et puis retomber sur la poitrine (« un double orarion ») (voir l'illustration 70 : Le double orarion). Voir aussi l'illustration 71 : l'étole diaconale catholique.

On le revêt avec toujours la même prière : « Saint, saint, saint le Seigneur Sabaoth... » (voire plus haut).

L'illustration 69 : Le diacre dans son vêtement liturgique



L'illustration 70 : Le double orarion



L'illustration 71 : l'étole diaconale catholique

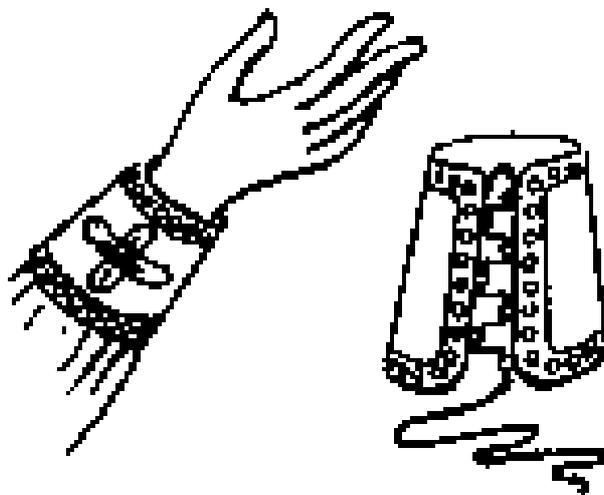


Les surmanches (en grec : επιμανικια ; en slavon : πόручи): sont des manchettes spéciales ornées d'une croix, qui doivent serrer et maintenir en place les manches souvent très amples des autres vêtements liturgiques avec les manches souvent très ample (voir l'illustration 72 : Les surmanches).

On revêt d'abord la surmanche droite en l'accompagnant de la prière : « Ta droite, Seigneur, est glorifié dans sa force ; ta droite, Seigneur, a écrasé les ennemis et, par la splendeur de ta gloire, Tu as broyé les adversaires, en tout temps, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Amen » » (Ex. 15, 6-7).

Puis en enfile la surmanche gauche en lisant la prière suivante : « Tes mains m'on crée est elles m'ont façonné ; donne-moi l'intelligence et j'apprendrai tes commandements, en tout temps, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Amen » (Ps. 118, 73).

L'illustration 72 : Les surmanches



Le prêtre et son vêtement

L'illustration 73 : Le prêtre russe



L'illustration 74 : Le prêtre grec



Vêtements non liturgiques: la soutane, le rason, la skoufa.

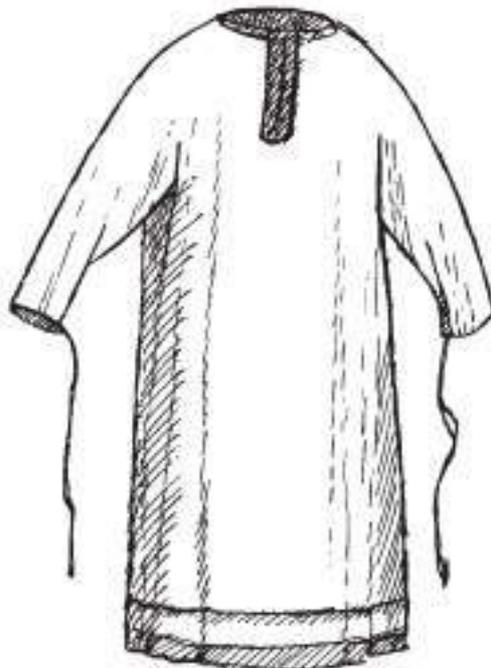
*Vêtements liturgiques: le sticharion, l'épitrachilion, l'épigonation, le ceinture, les surmanches, le **phélonion**, la **croix pectorale**.*

Pour la soutane, le rason et la skoufa voir plus haut.

Le sticharion du prêtre (en slavon : подрізник) défère un peu du sticharion du diacre et du lecteurs : il est généralement en soie blanche. Il a des manches ordinaires se ferment avec des cordons. Le prêtre ne le revêt que pour la célébration de la Divine Liturgie, ainsi que pour les fêtes les plus grandes : la Nuit pascale et les matines d'Exaltation de la Croix (voir l'illustration 75 : Le sticharion du prêtre).

La prière récitée est la même celle di diacre : « Qu'exulte de joie mon âme dans le Seigneur... » (voir plus haut).

L'illustration 75 : Le sticharion du prêtre



« L'épitrachilion (un autre nom : pérित्रachilion) (en grec : επιτραχηλιον, περιτραχηλιον ; en slavon : епитрахіль) est le signe distinctif des ordres sacrés. En réalité ce n'est que l'orarion diaconal qui est porté autour du cou, d'où vient son nom. Il est formé « d'une longue bande d'étoffe qui a partout la même largeur, quinze centimètres environ, et qui est orné de croix. L'épitrachilion porte généralement sept croix : six devant, en deux bandes parallèles et une petite croix seule à l'arrière du cou. Ce qui signifie que le prêtre a le droit d'accomplir six sacrements : le baptême, la confirmation, la confession, l'eucharistie, le mariage et l'onction des malades. Mais il ne

peut pas procéder à l'ordination, qui est le privilège de l'évêque. La petite croix placée dans le cou rappelle que le prêtre lui-même appartient à cet ordre de la prêtrise. Au lieu de flotter librement sur la poitrine, les deux parties qui tombent par-devant sont attachées ensemble par des agrafes, des boutons ou des lacets, de sorte qu'elles ont l'air de ne former qu'une seule pièce »²⁶. Voir l'illustration 76 : l'épitrachilion orthodoxe et l'illustration 77 : L'étole catholique.

Le prière pour mettre l'épitrachilion : « Béni soit Dieu qui verse sa grâce sur ses prêtres, comme un baume répandu sur la tête, qui coule sur la barbe, la barbe d'Aaron et qui descend jusqu'à la frange de son vêtement, en tout temps, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Amen » (Ps. 132, 2).

L'illustration 76 : l'épitrachilion orthodoxe



²⁶ JANIN (R.), *Églises orientales et rites orientaux*, Letouzey & Ané, Paris, 1955, p. 35.

L'illustration 77 : L'étole catholique



« L'origine de l'épitrachilion est assez mystérieuse. C'est une seule pièce des vêtements liturgiques qui ne fût pas en usage chez les séculiers et a été retenue comme l'ornement sacré par excellence (voir plus bas sur l'histoire des vêtements sacerdotaux). Elle symbolise la grâce qui se répand sur le ministre »²⁷.

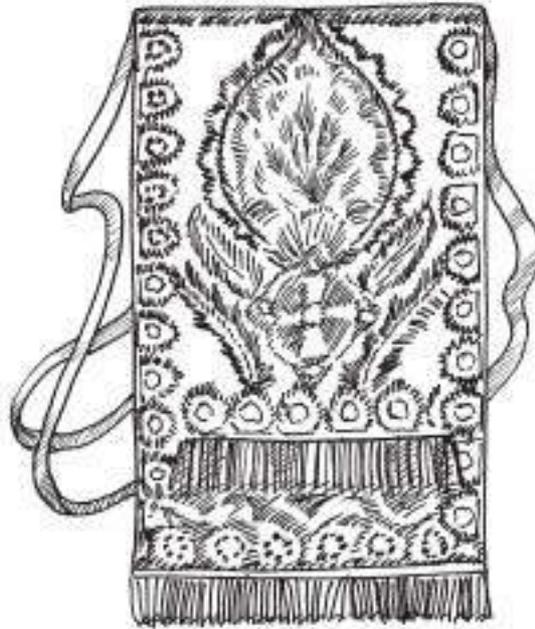
« L'hypogonation (en grec : υπογονατιον ; en slavon : палица) est un insigne des dignitaires ecclésiastiques et de l'évêque. C'est une sorte de losange en carton recouvert d'étoffe et orné d'une croix. Il se porte au côté gauche et symbolise le glaive spirituel.

Chez les Russes, il a pour correspondant deux ornements : le *nabedrennik* (en slavon : набéдренник), de forme rectangulaire et suspendu par deux de ses angles, qui est porté par les prêtres revêtus de quelque dignité (voir l'illustration 78 : *Le nabedrennik russe*) ; et la *palica* (en slavon : палица) de même forme que l'hypogonation

²⁷ EDELBY (Néophyte, prêtre), *Liturgicon. Missel Byzantin à l'usage des fidèles*, Édition du nouveau archevêché grec-catholique, Beyrouth, 1960, p. 26-27.

grec, qui est réservé *dans la tradition russe* à l'évêque et à certains archimandrites (*voir l'illustration 79 : L'hypogonation grec et russe*) »²⁸.

L'illustration 78 : Le nabadrennik russe



L'illustration 79 : L'hypogonation grec et russe



La prière pour mettre l'hypogonation : « Ceins ton épée à la hanche, ô puissant, frappe, prospère et règne avec splendeur et la justice ; sa droite te guidera

²⁸ MERCENIER (P.), *La prière des églises de rite byzantin*, Vol. I, Prieuré d'Amay-sur-Meuse, Belgique, 1937, p. XXVI-XXVII.

merveilleusement, en tout temps, maintenant et toujours et dans les siècles des siècles. Amen » (Ps. 44, 4-5).

La ceinture (en grec : ζώνη ; en slavon : пояс) sert à serrer le sticharion sacerdotal. Elle symbolise la force et l'endurance dans le service de Dieu. Les diacres et les ministres inférieurs ne la portent pas. Elle correspond au cordon des ministres latins. Voir l'illustration 80 : La ceinture orthodoxe et l'illustration 81 : Le cordon catholique.

La prière pour la ceinture : « Béni soit Dieu qui me ceint de force ; Il a rendu ma voie sans défaut. Il rend mes pieds semblables à ceux des biches et me place dans les lieux élevés, en tout temps, maintenant et toujours et dans les siècles des siècles. Amen » (Ps. 17, 33).

L'illustration 80 : La ceinture orthodoxe



L'illustration 81 : Le cordon catholique



Les surmanches : voir plus haut.

Les prières pour des surmanches sont les mêmes.

Le phélonion (en grec : φελώνιον – vêtements d'extérieur, imperméable ; en slavon : фелόнь, рíза) correspond à la chasuble occidentale. « Chez le Grecs, il a conservé sa forme ancienne : une sorte de grand manteau en forme de cloche et sans manches, fermé par le devant, avec un seul trou de ses plis (*voir l'illustration 82 : Le phélonion grec*).

L'illustration 82 : Le phélonion grec

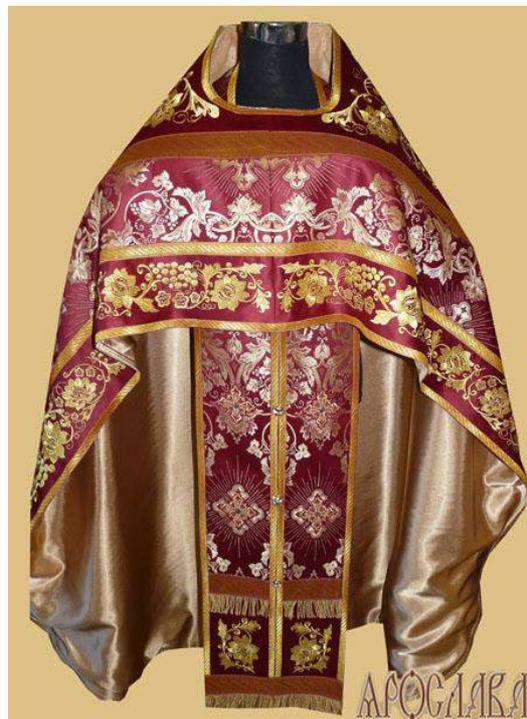




Chez les Russes, il est plus étriqué et il a été échancre par devant jusque sur la poitrine de façon à donner plus d'aisance au mouvement des bras. De plus il est orné d'un large col raide en passementerie. Le phélonoin est orné d'une croix dans le dos »²⁹ (voir l'illustration 83 : Le phélonion russe).

²⁹ MERCENIER (P.), *La prière des églises de rite byzantin*, Vol. I, Prieuré d'Amay-sur-Meuse, Belgique, 1937, p. XXVII-XXVIII.

L'illustration 83 : Le phélonion russe



Le phélonion grec ressemble à la chasuble catholique (*voir l'illustration 84 : La chasuble catholique*) tandis que le phélonion russe rappelle la chape latine (*voir l'illustration 85 : La chape latine*).

L'illustration 84 : La chasuble catholique



L'illustration 85 : La chape latine



La prière pour le phélonion : « Tes prêtres, Seigneur, se vêtiront de justice et tes saints jubileront de joie, en tout temps, maintenant et toujours et dans les siècles des siècles. Amen » (Ps. 131, 9).

La croix pectorale (en grec : σταυρός ; en slavon : крест) est portée dans la tradition russe par tous les prêtres sans prière spéciale (voir l'illustration 86 : La croix pectorale russe).

L'illustration 86 : La croix pectorale russe



Dans la tradition grecque le droit de porter une croix pectorale est une distinction honorifique donnée aux certains prêtres (voir l'illustration 87 : La croix pectorale grecque).

L'illustration 87 : La croix pectorale grecque



L'illustration 88 : le vêtement liturgique d'un prêtre orthodoxes



Священническій Крестъ



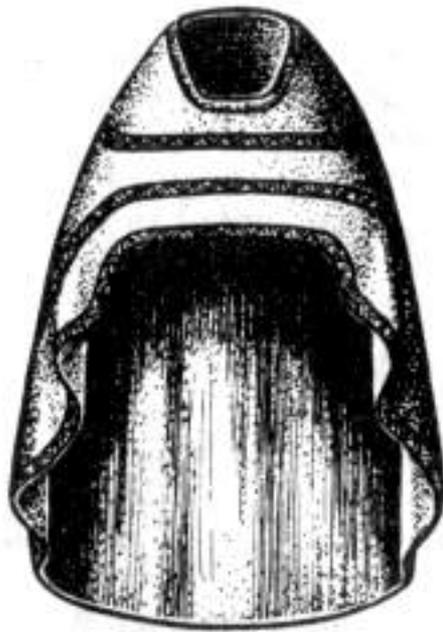
Камнлавка



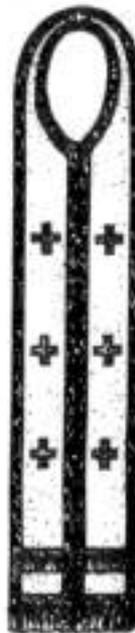
Наградн.золот.Крестъ



Скуфья



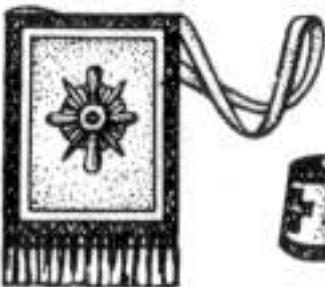
Фелонь



Епитрахиль



Подризникъ



Наведренникъ



Поясъ



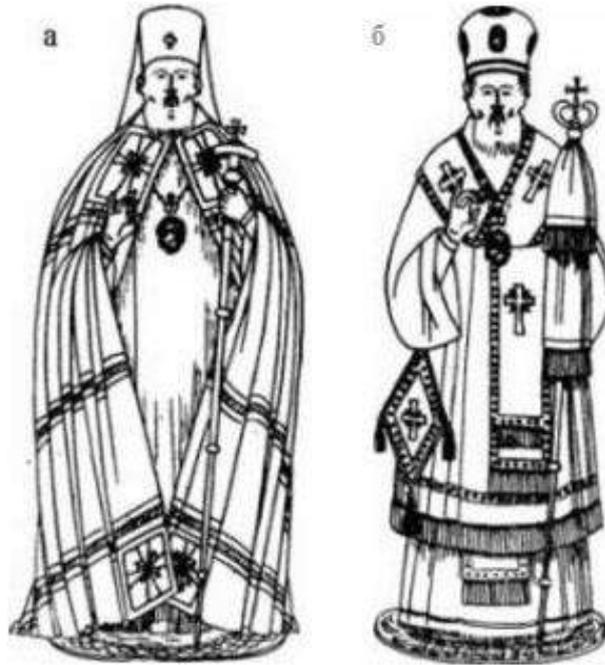
Поручь



Палица

L'évêque et son vêtement

L'illustration 89 : L'évêque russe



L'illustration 90 : L'évêque grec

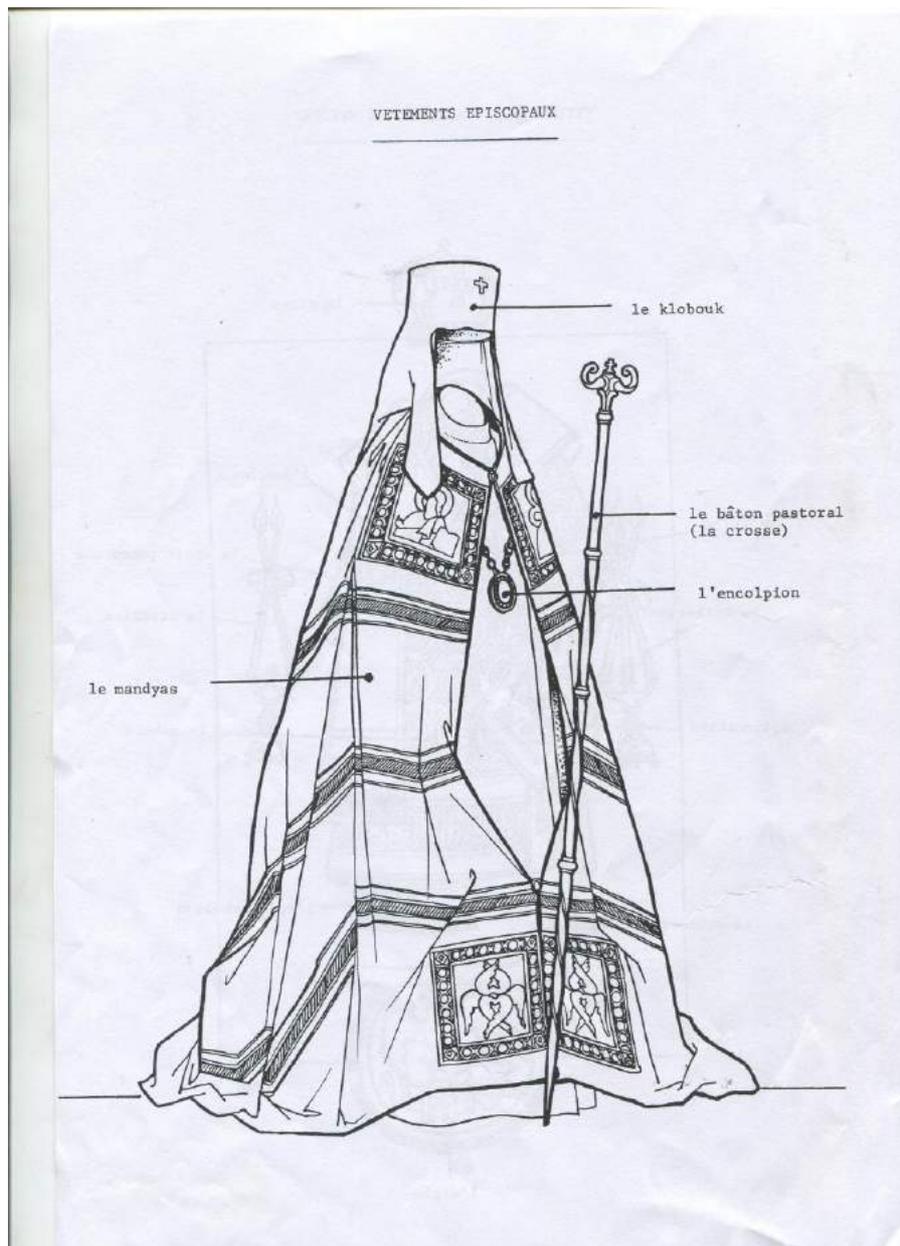


Vêtements non liturgiques: la soutane, le rason, la skoufa, le **klobouk**, le **mandyas**, le **bâton pastorale**, l'**encolpion**.

Vêtements liturgiques: le sticharion, l'épitrachilion, l'épigonation, le ceinture, les surmanches, le **sakkos**, l'**omophore**, la croix pectorale, l'**encolpion**, la **mitre**. On peut aussi ajouter comme objets particuliers, les chandeliers comme le **trikérion** et le **dikérion** et les **tapis épiscopaux** représentant un aigle.

Les vêtements non-liturgiques de l'évêque

L'illustration 91 :



Dans l'Église Orthodoxe, depuis le sixième Concile Œcuménique in Trullo (691-692) le ministère épiscopal est l'apanage des moines (voir la règle 12 de ce Concile). C'est pourquoi, dans le costume ecclésiastique de l'évêque on retrouve des éléments des habits monastiques, notamment le klobouk et le mandyas.

Pour la soutane, le rason, la skoufa *voir plus haut*.

Le klobouk (en grec : επιρριπτάρων, επικαμηλαυκιον ; en slavon κλόβυκ) : sur le kamilavchion « on portent un voile très léger, sorte de capuchon double, dont une partie recouvre la coiffure tandis que l'autre retombe sur le dos. Deux larges bandes y sont attachées à droite et à gauche. (Elles ont leur légende. Saint Méthode (+866), patriarche de Constantinople et confesseur de la foi durant la persécution iconoclaste, aurait reçu une horrible blessure à la partie inférieur du visage. Pour la cacher, il aurait découpé deux bandes à son voile et les aurait nouées devant la bouche.) Cet ornement est proprement monastique et épiscopale. Il est de couleur noire pour tous, sauf que les métropolitains russes le portaient de couleur blanche et orné de croix. (En l'Église Orthodoxe de la tradition russe la dignité d'archevêque se trouve entre l'évêque et le métropolitain. Donc le poste d'archevêque est moins important que ce du métropolitain. Les archevêques portent les klobouks noirs ornés de croix – *la note de rédacteur*.) De nos jours, les patriarches roumain et serbe, ainsi que celui d'Antioche ont repris cette tradition »³⁰. Voir des illustrations qui suivent.

³⁰ MERCENIER (P.), *La prière des églises de rite byzantin*, Vol. I, Prieuré d'Amay-sur-Meuse, Belgique, 1937, p. XXII-XXIV.

L'illustration 92 : Le klobouk russe



L'illustration 93 : Le klobouk grec



L'illustration 94 : Le klobouk d'archevêque russe



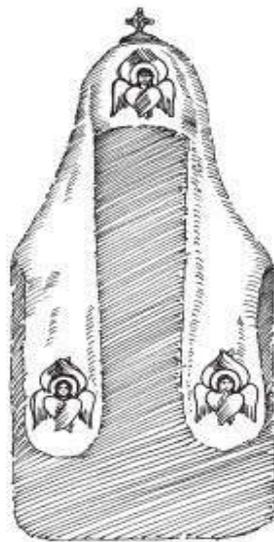
L'illustration 95 : Le klobouk du métropolite russe



Клобук митрополита

Les patriarches russe et géorgien, au lieu du klobouk, portent une cuculle (capuche de moine), soit une coiffure en forme de calotte pointue couverte d'un voile et décorée de la croix (sur la cuculle du patriarche russe la croix se trouve en haut). Sur les côtés de la cuculle sont représentés des chérubins ; la cuculle russe porte l'image d'un chérubin sur le front. Celle du patriarche russe est blanche, celle du patriarche géorgien est de couleur noire (*voir les illustrations 96 : La cuculle patriarcale russe ; et 97 : La cuculle patriarcale géorgien*).

L'illustration 96 : La cuculle patriarcale russe



L'illustration 97 : La cuculle patriarcale géorgienne



Le mandyas (μανδύας; en slavon : μάντια): « Le mandyas est porté par les simples moines, et par l'évêque. 1. Chape, manteau (de moine). Le mandyas des moines est une ample chape de drap noir, sans aucun ornement. Ces coins sont attachés deux à deux, sous le menton et sous les genoux (*voir l'illustration 98 : Le mandyas de moine*).

L'illustration 98 : Le mandyas de moine



Les quatre coins du mandyas d'archimandrite (un titre honorifique du supérieur d'un monastère) sont ornés de carrés d'étoffe rouges ou bleus (*voir l'illustration 99 : Le mandyas d'archimandrite*).

L'illustration 99 : Le mandyas d'archimandrite



Le mandyas de l'évêque est une chape de couleur (*soit de lilas pour les évêques, soit bleu pour les archévêques, soit vert pour le patriarche selon la tradition russe – la note de rédacteur*) traversée par des bandes de soie horizontales, les « fleuves » (en grec : ποταμοί; en slavon : струй, истóчники). Comme le mandyas de l'archimandrite, il porte aux quatre coins des carrés d'étoffe brodée, en grec : ποματα, que les Russes appellent « tables de la loi » (скрижáли). Les coins symbolisent l'Ancien et le Nouveau Testament, qui ne doivent pas être dissociés. Quant aux « fleuves », qui partent d'eux, ils représentent l'enseignement que l'évêque puise à la source des deux Testament. Les évêques portent le mandyas à leur entrée solennelle dans l'église et aux offices les moins importants, à la place de tous leurs vêtements liturgiques »³¹ (*voir l'illustration 100 : Le mandyas de l'évêque*).

L'illustration 100 : Le mandyas de l'évêque



³¹ ROTY (Martine), *Dictionnaire russe-français des termes en usage dans l'Église Russe*, Institut d'études slaves, Paris, 1992, p. 67.

Le bâton pastorale (en grec : ραβδος ; en slavon : жезл) est un signe du service et du pouvoir de bon pasteur. Sa hauteur est un peu élevée des épaules, « il est terminé par un petite globe surmonté d'une croix et par deux serpents enroulés qui se font face de chaque côté du globe. Ils représentent la prudence et la sagesse de l'évêque (*voir l'illustration 101 : Le bâton pastorale de l'évêque*).

L'illustration 101 : Le bâton pastorale de l'évêque



Dans les monastères, l'higoumène (un supérieur) ou l'archimandrite porte aussi un bâton pastorale ; mais il est en bois et il est surmonté d'une petite traverse comme la barre supérieure d'un T dont les extrémités sont un peu recourbées vers le sol »³² (voir l'illustration 102 : Le bâton pastorale de l'archimandrite u de l'higoumène).

L'illustration 102 : Le bâton pastorale de l'archimandrite u de l'higoumène



³² MERCENIER (P.), *La prière des églises de rite byzantin*, Vol. I, Prieuré d'Amay-sur-Meuse, Belgique, 1937, p. XXX.

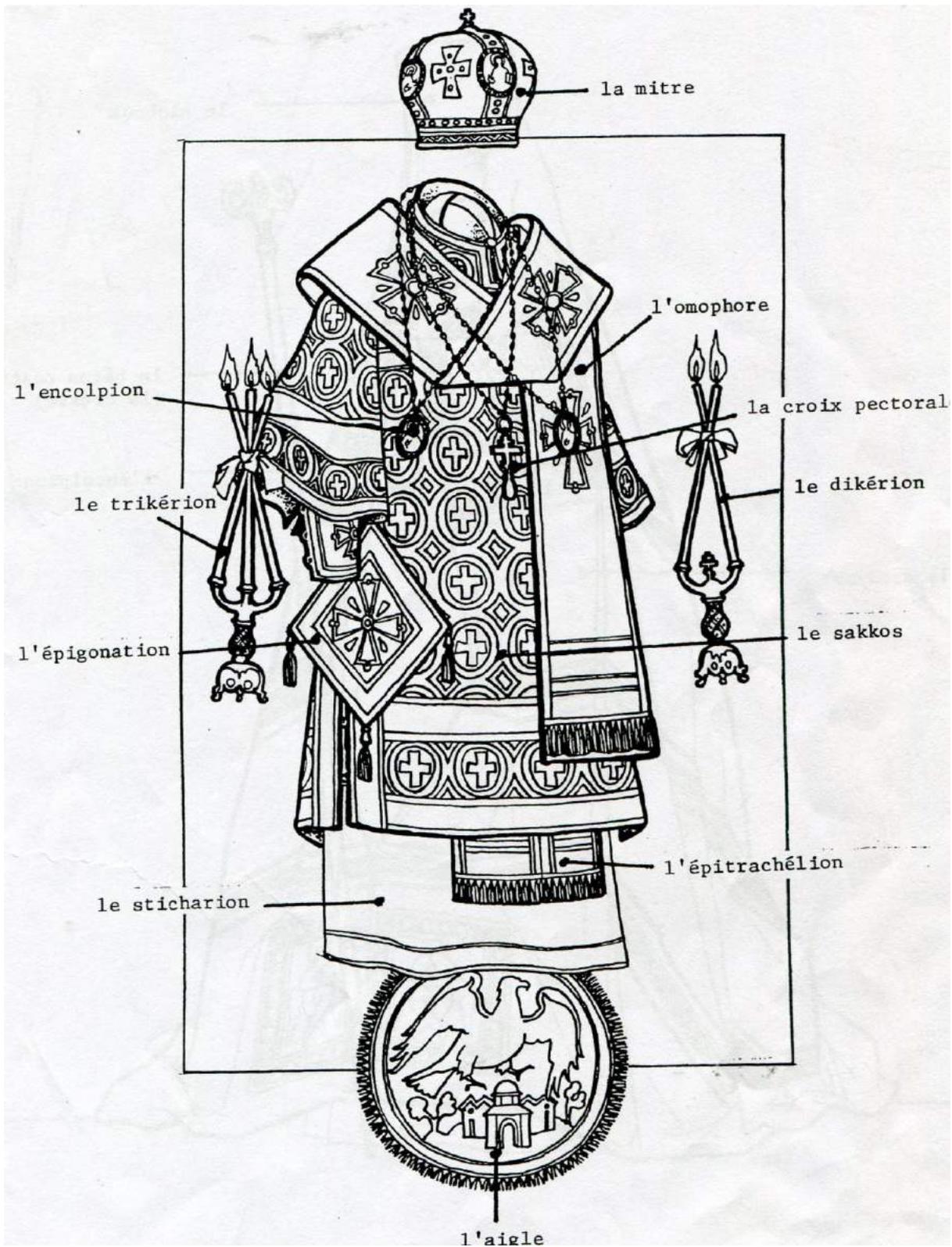
L'encolpion (en grec : εγκολπιον ; en slavon : панагія) remplace la croix pectorale du prêtre. C'est le symbole épiscopale ; médaillon avec une icône de la Vierge Marie ou du Christ, contenant parfois des reliques, souvent en argent et orné de pierres précieuses (voir l'illustration 103 : L'encolpion).

L'illustration 103 : L'encolpion



Les vêtements liturgiques de l'évêque

L'illustration 104 :



Pour le sticharion, l'épitrachilion, l'épigonation, le ceinture et les surmanches de l'évêque *voir plus haut* (le sticharion de l'évêque correspond au sticharion du prêtre).

Les prières, lors du revêtement de ces habits, sont les mêmes que citées plus hauts, mais ne sont pas lues par l'évêque lui-même, mais par un diacre ; c'est ainsi que tous les pronoms de la première personne (conjugaison) passent à ceux de la deuxième et le substantif « prêtre » et remplacé par celui de « pontife » : « Qu'exulte de joie TON âme dans le Seigneur... » (le sticharion) ; « « Béni soit Dieu qui verse sa grâce sur ses PONTIFES... » (l'épitrachilion) ; « « Béni soit Dieu qui TE ceint de force ; Il a rendu TA voie sans défaut... » etc.

Le sakkos (en grec : σακκος ; en slavon : сáккoc) remplace chez un évêque le phélonion d'un prêtre. Le sakkos représente une sorte « d'ample dalmatique, ornée d'une croix dans le dos et dont les parties antérieure et postérieure sont réunies par les boutons en métal en forme de petits grelots (*voir l'illustration 105 : Le sakkos*).

L'illustration 105 : Le sakkos



La prière pour le sakkos est la même que pour le phélonion : « Tes pontifes, Seigneur, se revêtent de justice, et tes fidèles jubilent de joie, en tout temps, maintenant et toujours et dans les siècles des siècles. Amen » (Ps. 131, 9).

L'omophore ou l'omophorion (en grec : ωμοφοριον ; en slavon : омофор): « L'insigne caractéristique de l'évêque. C'est une très large bande d'étoffe précieuse ou de laine blanche ornée de croix. Elle se porte sur les épaules et autour du cou, les deux extrémités retombant sur le dos et sur la poitrine (*voir l'illustration 106 : L'omophore*), comme l'ancien pallium romain du Moyen-Âge auquel d'ailleurs il correspond (*voir l'illustration 107 : Le pallium*).

La prière pour l'omophore : « Sur tes épaules, Ô Christ, ayant pris notre nature égarée, en montant au ciel tu l'as portée à ton Père divin. Le Seigneur l'a juré et ne se dédira point: tu es prêtre à jamais selon l'ordre de Melchisédech, en tout temps, maintenant et toujours et dans les siècles des siècles. Amen ».

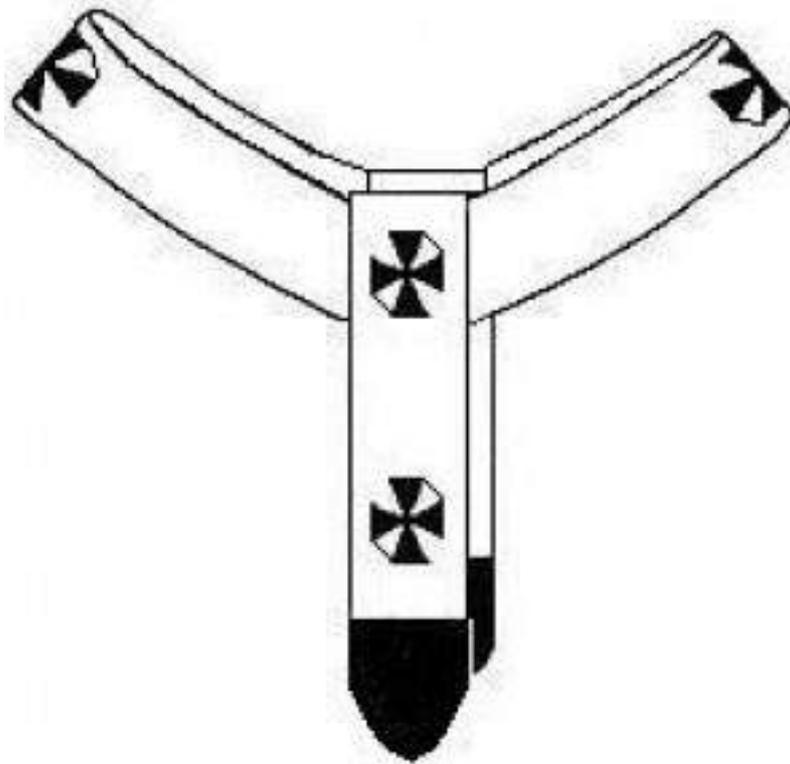
L'illustration 106 : L'omophore

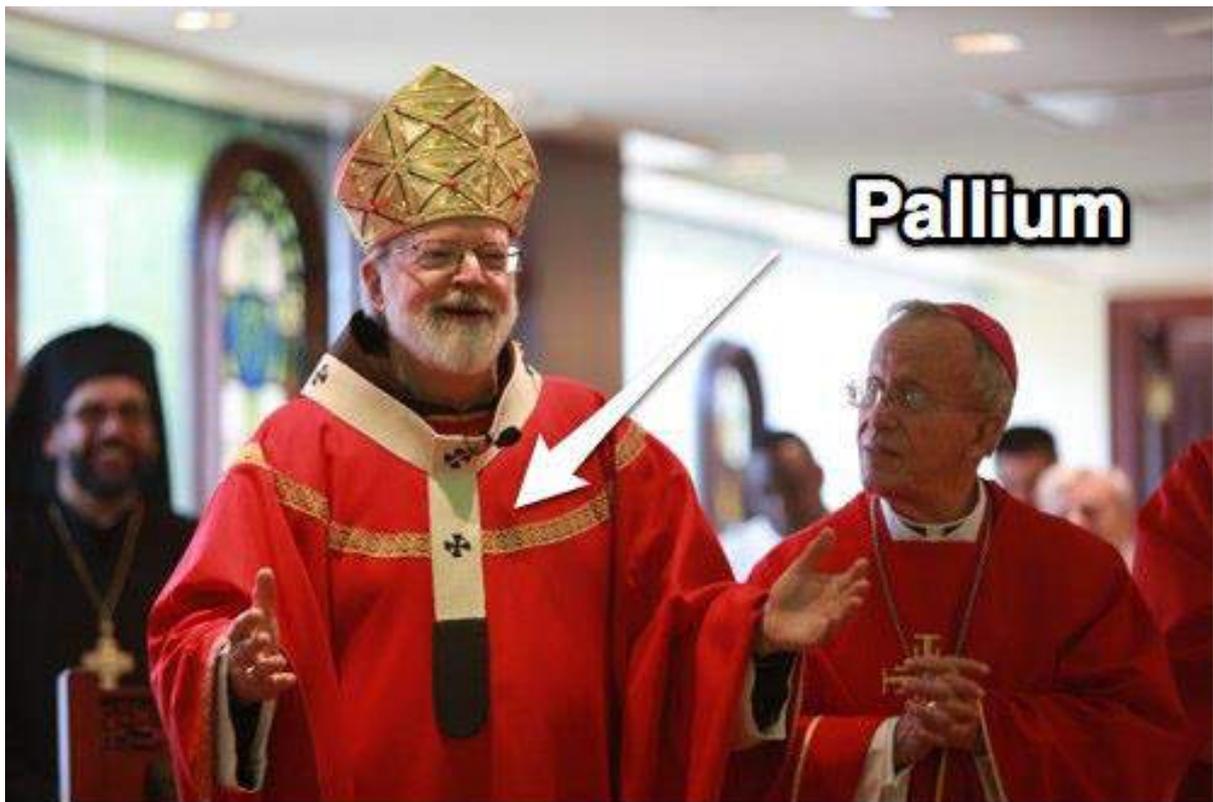




ΣΑΚΚΟΣ Η ΟΜΟΦΟΡ

L'illustration 107 : Le pallium

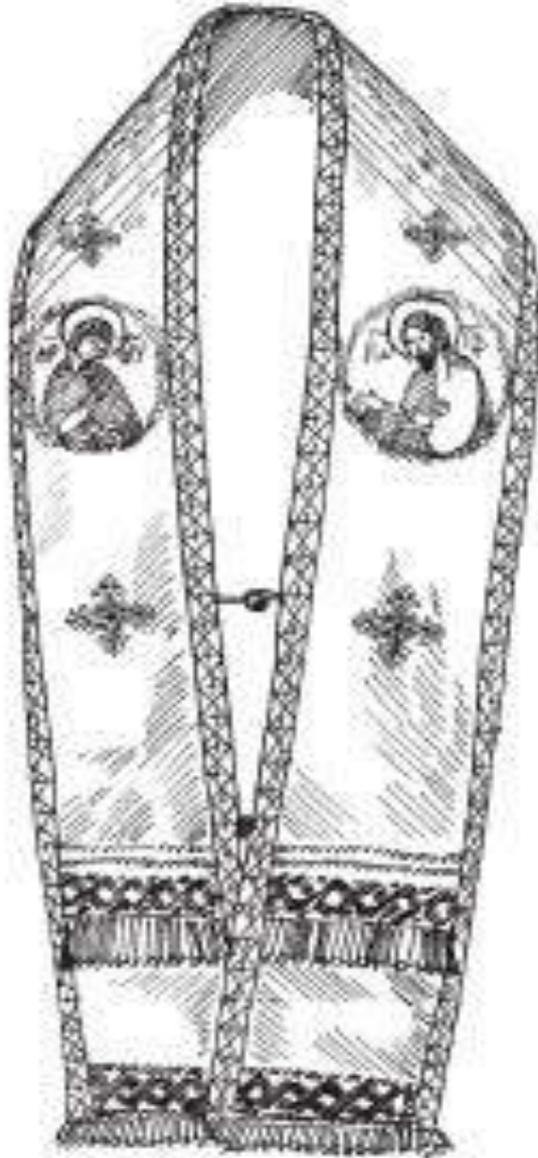




Outre le grand omophorion que nous venons de décrire, l'évêque en a un autre plus petit, qui retombe simplement des deux côtés du cou à la manière d'une étole. Il est réservé aux cérémonies moins solennelles et, dans la liturgie, il remplace le grand omophore depuis l'évangile jusqu'aux prières après la communion »³³ (*voir l'illustration 108 : Le petit omophore*).

³³ MERCENIER (P.), *La prière des églises de rite byzantin*, Vol. I, Prieuré d'Amay-sur-Meuse, Belgique, 1937, p. XXVIII-XXIX.

L'illustration 108 : Le petit omophore





L'illustration 109 : Le grand omophore et le petit omophore



Саккос, большой омофор и малый омофор

L'encolpion

Pour l'encolpion *voir plus haut*.

Quand un évêque met l'encolpion pour célébrer la liturgie, son diacre lit cette prière : « O Dieu, crée en moi un cœur pur, renouvelle en mon cœur un esprit de droiture, en tout temps, maintenant et toujours et dans les siècles des siècles. Amen » (Ps. 50, 12).

Si l'évêque revêt un second encolpion, on lit cette prière-ci : « Mon cœur a fait jaillir un verbe excellent; et je dis: mon œuvre est pour le Roi. Ma langue est le roseau d'un scribe agile. Tu es beau, le plus bel enfant des hommes, en tout temps, maintenant et toujours et dans les siècles des siècles. Amen. » (Ps. 44, 2-3)

L'évêque porte une croix pectorale (*voir plus haut*) et l'encolpion (*voir plus haut*). Certains évêques ont le droit de porter, à titre honorifique, une croix pectorale et deux encolpia : la croix pectorale épiscopale est toujours ornée de pierres précieuses (*voir l'illustration 110 : Le croix pectorale d'un évêque*).

L'illustration 110 : Le croix pectorale d'un évêque



La prière pour la croix : « Si quelqu'un veut venir à ma suite, qu'il renonce à lui-même, qu'il se charge de sa croix et qu'il me suive, en tout temps, maintenant et toujours et dans les siècles des siècles. Amen » (Mt 16,24).

La mitre (en grec : *μίτρα, στέφανος* ; en slavon : *μίτρα*) est la coiffure épiscopale, sous forme d'une couronne surmontée d'une petite croix et richement ornée de médaillons en émail, de borderie d'or, de pierres précieuses (*voir l'illustration 111 : La mitra orthodoxe*). Son homologue occidental porte le même nom : une mitre (*voir l'illustration 112 : La mitre catholique*).

L'illustration 111 : La mitra orthodoxe



L'illustration 112 : La mitre catholique



La prière pour la mitre : « Le Seigneur a mis sur ta tête une couronne aux fins joyaux. Tu lui as demandé la vie et il t'a donné de longs jours, en tout temps, maintenant et toujours et dans les siècles des siècles. Amen » (Ps. 20, 4-5).

Dans la tradition grecque il existe la prière pour le bâton pastoral : « Sceptre de droiture, le sceptre de ton règne. Tu aimes la justice, tu détestes l'iniquité; c'est pourquoi Dieu, ton Dieu, t'a consacré d'une huile d'allégresse, en tout temps, maintenant et toujours et dans les siècles des siècles. Amen » (Ps. 44, 7-8).

Le trikérion et le dikérion (en grec : τρικεριον, δικεριον ; en slavons : трикѣрий, дикѣрий) sont deux chandeliers qu'un évêque utilise lors de la célébration des offices pour la bénédiction solennelle. Celui à trois branches représente le mystère de la Sainte Trinité, celui à deux branches rappelle le mystère de l'Incarnation du Christ en deux natures (*voir l'illustration 113 : Le trikérion et le dikérion*).

La prière pour le trikérion et dikérion : « Qu'ainsi brille votre lumière devant les hommes, afin que, voyant vos bonnes œuvres, ils glorifient votre Père qui est dans les cieux, en tout temps, maintenant et toujours et dans les siècles des siècles. Amen » (Mt 5, 16).

L'illustration 113 : Le trikérion et le dikérion



Les tapis épiscopaux avec une image d'un aigle (en grec : αετός ; en slavon : орлѣц) sont les tapis ronds utilisés au cours des offices épiscopaux. On les place sous les pieds de l'évêque pendant sa célébration : ils sont donc plusieurs à utilisés afin de pouvoir suivre chacun de ses déplacements. Sur ses tapis est brodé un aigle volant au-dessus d'une ville. Cette figure symbolise l'enseignement céleste qu'un évêque possède et prodigue à son diocèse qui, liée à une ville concrète. Chez les Russe, l'aigle a une seule tête, qui représente le pouvoir ecclésiastique (*voir l'illustration 114 : Le tapis russe avec un aigle ordinaire à une tête*), tandis que chez les Grecs, il est à deux têtes représentant les pouvoirs ecclésiastique et politique (*voir l'illustration 115 : Le tapie grec avec un aigle à deux têtes*).

L'illustration 114 : Le tapis russe avec un aigle ordinaire à une tête



L'illustration 115 : Le tapis grec avec un aigle à deux têtes



Il n'y a pas de prière pour des tapis.

Le tableau récapitulatif des vêtements sacerdotaux

On aura remarqué dès l'abord, que les ministres supérieurs portent des habits liturgiques appartenant aux ministres inférieurs, en y rajoutant des vêtements propres à leur degré :

Les vêtements non-liturgiques

Lecteur	Hipodiacre	Diacre	Prêtre	Évêque
La soutane	La soutane	La soutane	La soutane	La soutane
-----	La skoufa	La skoufa	La skoufa	La skoufa
		Le kamilavkion	Le kamilavkion	Le klobouk
-----	-----	Le rason	Le rason	Le rason
-----	-----	-----	La croix pectorale	La croix pectorale
-----	-----	-----	-----	L'encolpion
-----	-----	-----	-----	Le mandays
-----	-----	-----	-----	Le bâton pastorale

Les vêtements liturgiques

Acolyte et Lecteur	Hipodiacre	Diacre	Prêtre	Évêque
Le sticharion	Le sticharion	Le sticharion	Le sticharion	Le sticharion
-----	L'orarion	L'orarion	L'épitrachilion (correspond à l'orarion)	L'épitrachilion (correspond à l'orarion)
-----	-----	Les surmanches	Les surmanches	Les surmanches
-----	-----	-----	L'hypogonation	L'hypogonation
-----	-----	-----	La ceinture	La ceinture
-----	-----	-----	Le phélonion	Le sakkos (correspond au phélonion)
-----	-----	-----	La croix pectorale	La croix pectorale
-----	-----	-----	-----	L'omophore
-----	-----	-----	-----	L'encolpion
-----	-----	-----	-----	La mitre

La couleur des vêtements liturgiques

*L'Église Orthodoxe de la tradition grecque*³⁴

L'Église Byzantine actuellement n'a plus de règle rigoureuse sur la couleur des vêtements liturgiques. Comme d'habitude on utilise trois couleurs :

Le noire	Les liturgies des Dons Présanctifiés.
Le rouge	Le Carême.
Le blanc	Pâques et des cérémonies funèbres.

*L'Église Orthodoxe de la tradition russe*³⁵

L'Église Russe suit strictement les règles des couleurs des vêtements liturgiques :

Le jaune	Des dimanches ordinaires, les fêtes des saints : des prophètes, des apôtres, des saints hiérarques.
Le blanc	Pâques, les fêtes de la Nativité du Christ, de la Théophanie, de la Transfiguration, de l'Ascension, samedi de Lazare, les fêtes des Anges. Pour le mariage et le baptême.
Le bleu	Les grandes fêtes mariales et les fêtes des icônes de la Mère de Dieu.
Le rouge	Les fêtes des saints martyres.
Le violet	Les dimanches du Grand Carême, les fêtes de la Croix.
Le vert	Les fêtes de dimanche des Rameaux et de la Pentecôte, les fêtes des justes et des bienheureux et fol en Christ.
Le noir	Les jours de la semaine du Grand Carême. Pour les cérémonies funéraires.
Le rouge foncé	Jeudi de la Grande Semaine.

Généralement on change aussi les couleurs des autres ornements liturgiques : les housses des proskynétaires et des lutrins, les voiles eucharistiques, les couvertures de l'autel et de la prothèse.

³⁴ JANIN (R.), *Églises orientales et rites orientaux*, Letouzey & Ané, Paris, 1955, p. 37. Voir : ТИШКУН (Сергий, свящ.), КАБАНОВ (Илья), *Люди Греческой Церкви. Истории. Судьбы. Традиции*, Изд. Никея, 2015.

³⁵ https://ru.wikipedia.org/wiki/Цвета_богослужебных_облачений

L'Église Catholique Romaine³⁶

L'Église C suit strictement les règles des couleurs des vêtements liturgiques :

Le vert	Le temps ordinaire.
Le blanc	L Nativité du Christ, Pâques, Jeudi Saint, les fêtes du Christ et de la Mère de Dieu, les fêtes des anges, la Nativité de Jean-Baptiste, le Toussaints, les fêtes des saints (sauf des martyres), pour le mariage.
Le rouge	La Pentecôte, dimanche des Rameaux, Vendredi Saint, la fête de la Croix, les fêtes des apôtres, des évangélistes, des martyres, le jour du Saint-Esprit, pour la chrismation.
Le violet	L'Avent, le Grand Carême, Samedi Saint et pour la confession.
Le noir	Pour les messes des défunts.

³⁶ https://fr.wikipedia.org/wiki/Couleur_liturgique